Marc Leblanc

Criminologue - Professeur titulaire retraité
Faculté des arts et des sciences - École de psychoéducation

(2003)

“La conduite délinquante des adolescents : son développe- ment et son explication”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marc Leblanc

“La conduite délinquante des adolescents : son développement et son explication”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 11, pp. 367-420. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp.

M. Marc Leblanc, criminologue - professeur titulaire retraité, Faculté des arts et des sciences - École de psychoéducation, nous a accordé le 23 mai 2005 son autorisation de diffuser électroniquement toutes ses oeuvres.

Courriel : marc.leblanc@umontreal.ca

liste partielle des publications de M. Marc Leblanc, criminologue:
<http://www.psycd.umontreal.ca/personnel/LeBlancMarc.htm>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 30 juin 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Marc Leblanc (2003)

Criminologue, professeur titulaire retraité
Faculté des arts et des sciences - École de psychoéducation

“La conduite délinquante des adolescents :
son développement et son explication”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 11, pp. 367-420. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp.

Sommaire

Introduction

La conduite délinquante au cours de l'adolescence

- De quelle délinquance s'agit-il ?
- Quelle est la nature de la conduite délinquante ?
- Y a-t-il des groupes sociaux qui présentent un risque élevé de conduite délinquante ?
- Quelles sont les caractéristiques du passage à l'acte chez les délinquants ?
- Comment se développe la conduite délinquante ?
- Y a-t-il un continuum de types de conduites délinquantes ?

Quels sont les facteurs sociaux qui expliquent la conduite délinquante ?

- Quels sont les facteurs familiaux ?
- Quels sont les facteurs scolaires ?
- Comment les pairs influencent-ils la conduite délinquante ?
- Quel rôle jouent les activités routinières ?
- Quel est l'impact des contraintes sociales ?

Les caractéristiques psychologiques influencent-elles la conduite délinquante ?

- Une définition structurale de la personnalité
- La régulation psychologique
- Le développement de la personnalité égocentrique

Vers une intégration des données comportementales, sociales et psychologiques

- Les types empiriques de jeunes délinquants
- Une théorie de la régulation sociale et psychologique de la conduite délinquante

L'avenir de la criminologie des adolescents au Québec

Références choisies

Tableau 1. La structure hiérarchique de la conduite déviante

Figure 1. Gradation des activités délinquantes, selon les médianes des âges du début et de la durée et de la gravité

Marc Leblanc

“La conduite délinquante des adolescents :
son développement et son explication”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 11, pp. 367-420. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Établir un bilan exhaustif des recherches empiriques sur la délinquance des mineurs au Québec serait une entreprise qui dépasse largement le cadre de ce chapitre. En effet, la délinquance juvénile est certainement un des domaines de la criminologie québécoise où les activités relatives à la recherche empirique ont été les plus nombreuses et les plus soutenues au cours des 50 dernières années.

L'étude de la délinquance juvénile au Québec a été abordée à partir de trois perspectives : le phénomène, la personne et la conduite du délinquant. Le chapitre 2 traite de l'évolution du phénomène de la délinquance des mineurs. Le présent chapitre se limite aux deux dernières perspectives. Chacune d'entre elles est rattachée à des disciplines particulières. La première, qui choisit comme objet d'étude la personne du délinquant, caractérise davantage les travaux effectués en psychologie, et par extension, en psychoéducation et en service social. La seconde adopte comme point de référence la conduite du délinquant et ses causes multiples ; elle est typique de la criminologie. Chacune de ces traditions de recherche, dont la première remonte à la fin des années 1940 et la seconde au milieu des années 1960, se caractérise par

des activités de recherche de nature différente et par un intérêt variable pour les aspects théorique et étiologique de la criminologie. Ainsi, les études sur la personne du délinquant ont d'abord été plus nombreuses ; elles comprenaient avant tout des mémoires et des thèses ; elles se servaient de petits échantillons ; souvent, la méthode clinique et le développement de programmes d'intervention étaient les sources des données empiriques de ces études. Par contre, les études sur la conduite du délinquant et ses causes multiples sont devenues les plus nombreuses ; elles se sont appuyées sur de grands échantillons et recourent aux méthodes statistiques les plus sophistiquées.

Si on brosse un tableau de la production des recherches empiriques au Québec (en incluant les travaux sur le phénomène, les internats et la justice pour mineurs qui sont inventoriés dans d'autres chapitres), on distingue quatre types de production : les thèses et mémoires, les programmes majeurs de recherche, les recherches individuelles, les publications. Il est difficile de faire un relevé exhaustif de l'ensemble de ces efforts. Toutefois, retenons que la première catégorie, les thèses de doctorat et les mémoires de maîtrise, compte plusieurs centaines de titres qui proviennent, pour la plupart, de l'Université de Montréal, mais également, des universités Laval, McGill, de Sherbrooke et des diverses composantes de l'Université du Québec ; ce sont les départements de psychologie et de service social qui se taillent la plus large part, chacun à peu près dans la même proportion. Ce type de production a dominé pendant les années 1950, 1960 et 1970 ; nous en avons fait la recension dans les éditions antérieures de ce traité (Szabo et Le Blanc, 1985, 1994). Ce type de production est de qualité fort inégale ; à l'exception de quelques-unes, elles n'ont pas fait l'objet de publications dans des livres ou des revues scientifiques.

Le deuxième type de recherches se compose de grands programmes lancés par des équipes de professeurs qui s'associent à des chercheurs professionnels pendant une période de temps ; leurs opérations sont soutenues financièrement par divers organismes. Au Québec, quatre programmes majeurs de recherche ont été réalisés : Structure sociale et moralité adolescente (1964-1969), dirigé par D. Szabo, D. Gagné et E. Goyer-Michaud au Département de criminologie de l'Université de Montréal ; Le diagnostic et le pronostic de la délinquance grave (1973-1979), dirigé par M. Fréchette, et La structure et la dy-

namique du comportement délinquant (1975-1980), dirigé par M. Le Blanc, M. Fréchette et M. Cusson (ces deux programmes ont été par la suite fondus en un seul sous la direction de Marc Le Blanc et il se poursuit depuis 20 ans) ; finalement, Les difficultés d'adaptation sociale des garçons entre 6 ans et la fin de l'adolescence de 1984 à aujourd'hui, dirigé par R. Tremblay, C. Gagnon, P. Charlebois, S. Larri-vée, M. Le Blanc et F. Vitaro.

Le troisième type de production de recherches, les projets individuels, a été la plupart du temps rattaché à l'École de criminologie de l'Université de Montréal. Il s'agit d'activités ponctuelles, d'une envergure plus limitée et dont le personnel est essentiellement composé d'étudiants.

Le quatrième et dernier type de recherches se présente sous la forme de publications. En plus des articles parus dans les revues scientifiques, il existe neuf livres scientifiques qui traitent du délinquant et de l'explication de sa conduite : Beausoleil, 1949 ; Mailloux, 1971 ; Szabo et al., 1972 ; Lemay, 1973 ; Parizeau et Delisle, 1974 ; Cusson, 1981 ; Cloutier, 1996 ; Fréchette et Le Blanc, 1987 ; et Le Blanc et Fréchette, 1989. Neuf revues québécoises et canadiennes contiennent la plupart des articles publiés en français sur la délinquance : Contribution à l'étude des sciences de l'homme, Criminologie (*Acta criminologica*), Revue des services de bien-être à l'enfance et à la jeunesse, Revue canadienne de criminologie, Revue canadienne de psychoéducation, Apprentissage et socialisation, Crime et justice, les Cahiers de l'inadaptation juvénile et Santé mentale au Québec. S'ajoute encore à cela, la contribution des chercheurs aux rapports de commissions gouvernementales, par exemple aux rapports Prévost (1969), Batshaw (1976), Charbonneau (1982), Rochon (1987), Bouchard (1991) et Gendreau-Tardif (1999).

Ce bilan de la production scientifique appelle quelques commentaires. Tout en suivant l'exemple de la criminologie de la délinquance des mineurs en général, la criminologie québécoise s'est d'abord intéressée aux causes de la délinquance en procédant à des études descriptives et comparatives. L'objet principal de ces activités était l'identification des facteurs, causes et conditions qui affectaient la personne du délinquant. Les travaux de type comparatif ont connu leur âge d'or

durant les années 1950, 1960 et 1970. À partir du milieu des années 1960, cette criminologie étiologique classique a été remplacée par des recherches intégratives. Celles-ci utilisent des concepts de la sociologie et de la psychologie et adoptent comme point de départ la conduite délinquante. Ces questions ont été approfondies, à partir de la fin des années 1970, à l'aide de programmes de recherches longitudinales. Ces travaux empiriques ont conduit à l'élaboration de théories articulées autour des notions de continuum d'adaptabilité et de mécanisme de régulation de la conduite délinquante. Au cours des années 1980 et 1990, ces travaux se sont poursuivis avec vigueur. Par contre, la production de thèses et de mémoires, tant sur l'individu délinquant que sur la conduite délinquante, a décliné substantiellement et a été remplacée par la publication d'articles. Au début du XXI^e siècle, ces tendances persistent. S'y rajoutent des travaux sur le développement de la délinquance des adolescents.

En somme, les recherches sur la délinquance juvénile au Québec ont suivi trois voies divergentes quant à leur objet d'étude. Premièrement, elles ont d'abord étudié la personne et ensuite la conduite. Deuxièmement, les méthodes utilisées sont passées de comparatives et cliniques à analytico-déductives et statistiques. Troisièmement, aujourd'hui, elles préfèrent une orientation multifactorielle et interdisciplinaire à une orientation unifactorielle centrée sur la psychologie. Toutefois, toutes ces recherches empiriques ont en commun une assise théorique qui affirme que la conduite délinquante est un problème de socialisation, dans lequel le jeune délinquant est caractérisé avant tout comme un adolescent qui participe à son propre développement. Puisque nous avons déjà recensé l'ensemble des travaux publiés jusqu'au milieu des années 1980 (Le Blanc, 1985,1994), ce chapitre se limitera à la période la plus récente.

La conduite délinquante au cours de l'adolescence

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse en profondeur de la conduite délinquante des adolescents est indéniablement une des caractéristiques dominantes de la recherche empirique québécoise au cours des 15 dernières années. Non seulement ses aspects diachroniques et synchroniques ont-ils été étudiés, mais également ses multiples composantes, le volume, la nature, la durée, la diversité, la gravité, etc., et ses multiples formes, le vol, l'agression, le vandalisme, etc., sans oublier sa localisation suivant certaines variables sociales.

De quelle délinquance s'agit-il ?

Les spécialistes conviennent facilement que la notion de délinquance est passablement élastique. La diversité des types de comportements regroupés sous ce terme s'allonge sur un continuum allant des activités jugées par les adultes comme impropres à un mineur (les relations sexuelles, l'usage de l'alcool et des drogues illicites, le défi des parents et de l'autorité, etc.) jusqu'aux délits que le Code criminel définit avec précision (meurtre, assaut, vol à main armée, vol d'une automobile, vol avec effraction, etc.), en passant par les comportements prohibés par les lois et règlements édictés spécialement pour les adolescents (la conduite automobile, la fréquentation scolaire, la présence dans les débits de boissons, les troubles graves du comportement, etc.). Mal défini dans l'esprit des gens, mal précisé dans les formulations administratives ou légales, mal explicité dans les définitions criminologiques elles-mêmes, le terme de délinquance demeure chargé de toute l'ambiguïté qui marque une réalité diffuse et complexe où de multiples manifestations se chevauchent, où des niveaux de gravité très distincts s'opposent et où s'entrecroisent toutes sortes de déclen-

cheurs sociaux et personnels. Il importe donc de préciser quelle délinquance fait l'objet de la démarche scientifique.

La marge de manœuvre des chercheurs est délimitée par le contexte légal. En effet, le choix des échantillons de délinquants et la définition de ce qu'est un acte délinquant sont des décisions que les chercheurs doivent situer dans un contexte législatif précis. La Loi sur les jeunes délinquants de 1908 faisait de la délinquance un concept omnibus ; la Loi sur les jeunes contrevenants de 1982 a restreint cette notion. Elle se limite dorénavant aux infractions au Code criminel et aux statuts fédéraux. Plusieurs chercheurs avaient adopté une telle perspective avant la mise en vigueur de cette nouvelle législation. Une définition légale de la délinquance a des avantages, à savoir surtout la clarté et le consensus social (voir Fréchette et Le Blanc, 1987) ; en outre, elle attire l'attention sur des gestes spécifiques plutôt que sur des états de la personne.

Plus importantes que la définition légale pour la démarche scientifique sont les positions adoptées par les chercheurs québécois. D'une part, on trouve les tenants d'une définition de la conduite délinquante qui en font un symptôme ; les données cliniques que Mailloux (1971) et Lemay (1973) ont accumulées les conduisent à soutenir que le déficit West n'est pas un phénomène en soi, mais plutôt une manifestation superficielle d'un trouble à découvrir : c'est là la position de la plupart des psychologues et des psychiatres pour qui le vrai problème se situe dans la personnalité du délinquant. D'autre part, on trouve ceux qui adoptent la position que la délinquance est avant tout une conduite, le déficit étant un phénomène en soi : des criminologues comme Fréchette et Le Blanc (1987) et Cusson (1981) défendent cette position.

En plus de ces efforts, pour bien délimiter et spécifier la notion de délinquance, il convient de mentionner une autre caractéristique originale des recherches empiriques québécoises. Elles ne se limitent pas à la délinquance apparente, celle enregistrée par les organismes du système de justice pour mineurs ; elles s'efforcent d'apprécier la délinquance cachée, celle qui est révélée par les adolescents eux-mêmes à travers des questionnaires ou des entrevues. Il existe évidemment quelques travaux qui produisent une description des activités délinquantes des adolescents à partir des dossiers de divers organismes : la

police, les tribunaux de la jeunesse, les services de probation et la Direction de la protection de la jeunesse. Toutefois, il n'y a pas eu de nouveaux travaux de cette nature depuis la recension de Le Blanc (1994).

Quelle est la nature de la conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

L'étendue du chiffre noir de la délinquance a été un sujet de préoccupations constantes pour les criminologues depuis le début du XXe siècle. Toutefois, ce n'est que depuis le milieu des années 1940 que l'on a commencé à mesurer ce phénomène à l'aide de questionnaires et d'entrevues. Au Québec, la première tentative pour cerner la délinquance cachée remonte à 1967 (Le Blanc, 1969). Certains mettront en doute la fidélité et la validité des instruments utilisés pour mesurer la délinquance cachée. Cependant, les écrits sur le sujet permettent de conclure que les justifications empiriques sur la fidélité, la vraisemblance et la validité sont impressionnantes et que les résultats obtenus correspondent aux standards scientifiques habituels des sciences humaines (Fréchette et Le Blanc, 1987). En fait, les mesures de la délinquance cachée se comparent avantageusement aux mesures les plus couramment utilisées en sociologie et en psychologie, tout au moins en ce qui concerne les adolescents (comme en témoignent la fidélité et la validité des échelles construites récemment au Québec [Le Blanc, 1996]).

Tableau 1
La structure hiérarchique de la conduite déviante

[Retour à la table des matières](#)

Source : Le Blanc et Bouthillier, 2003.

Un syndrome

S'il est possible de mesurer la conduite délinquante, les chercheurs et les théoriciens se sont toujours demandés comment s'articulaient les formes de la conduite délinquante et si elles constituaient un ensemble, un syndrome de la conduite déviante. Le Blanc et Bouthiller (2003) ont proposé un syndrome qui comprend quatre catégories de conduites : les conduites imprudentes, conflictuelles, clandestines et manifestes. Chacune de ces formes est composée de deux ou plusieurs catégories de conduites comme le montre le tableau 1. Ces auteurs ont mis à l'épreuve ce modèle avec l'analyse factorielle confirmatoire. Ils concluent que ce modèle décrit très bien l'organisation de la conduite déviante des adolescents, tant pour des indicateurs synthétiques, comme la fréquence des conduites, que pour des indicateurs développementaux, comme la précocité. Ce modèle décrit bien également la conduite des adolescentes et des adolescents. De plus, une étude sur un modèle simplifié montre que ce syndrome est stable dans le temps chez les adolescents judiciairisés (Le Blanc et Girard, 1997).

Une conduite généralisée et limitée

La question qui a constamment intrigué les criminologues est de savoir si la délinquance touche la majorité, la totalité ou la minorité de la population d'adolescents. Au Québec, une vingtaine d'enquêtes ont porté sur cette question depuis 1967 ; elles rapportent qu'au-delà de 80% des adolescents admettent avoir commis au moins une infraction. Les données que rapporte Le Blanc (inédit) pour 1999 indiquent une proportion de 82% (voir chapitre 2). Tous ces adolescents auraient pu être amenés devant les tribunaux de la jeunesse. Il est également apparu que la majorité des adolescents commet très peu d'actes délinquants et que seule une très faible minorité en pose beaucoup. En effet, 14% des membres d'une cohorte de naissance sont condamnés pour un acte délinquant avant 25 ans et 5% commettent plus de la moitié de ces actes délinquants selon Le Blanc et Fréchette (1989). Ces observations nous ont amené à avancer l'hypothèse que la conduite délinquante est un épiphénomène de l'adolescence. Parler ainsi, c'est soutenir qu'elle n'a qu'une présence accessoire tout au cours de l'adolescence ; c'est

affirmer qu'elle n'affecte pas de façon essentielle le développement personnel et social de la majorité des adolescents (Fréchette et Le Blanc, 1987).

Une conduite bénigne

Si la délinquance autoconfessée touche la très grande majorité des adolescents, sa gravité doit être appréciée différemment. En effet, les actes les plus fréquents sont les plus bénins : 88% ont transgressé un statut ne s'appliquant qu'aux adolescents (Loi scolaire, Loi des alcools, fugues, etc.), 82% ont contrevenu au Code criminel, mais seulement 10% d'entre eux correspondent à de la délinquance grave (vol qualifié, vol sur la personne, agression armée, etc.). En somme, la gravité du tort infligé par l'ensemble des actes délinquants ne peut être que légère, compte tenu du nombre très restreint de comportements qui mettent vraiment en danger la vie ou les biens des membres de la société. Il s'agit donc d'activités avant tout malicieuses et hédonistes qui sont souvent une caricature du comportement des adultes.

Une conduite variée

Sur le plan de la variété du comportement délinquant, les observations rapportées par Fréchette et Le Blanc (1987) indiquent qu'une bonne proportion des adolescents n'ont commis aucun des types de délits criminels (39%) et que le comportement délinquant hétérogène est présent chez près d'un tiers des adolescents (33%). La délinquance homogène, qui ne se rapporte qu'à un seul type de délit, compte, pour sa part, pour 30%. Ainsi, environ la moitié de la délinquance criminelle est hétérogène et l'autre moitié, homogène. La conduite délinquante hétérogène, celle qui touche deux types de délits, est la plus importante, suivie des autres combinaisons par ordre décroissant.

Un épiphénomène de l'adolescence

En somme, la cible privilégiée des adolescents est constituée des biens plutôt que des personnes. Les délits qui dominent sont bénins, malicieux et hédonistes. Par ailleurs, cette délinquance criminelle est autant homogène qu'hétérogène. L'homogénéité et le caractère bénin renforcent l'interprétation selon laquelle le comportement délinquant

est un accident de l'adolescence ou une expérimentation momentanée. L'hétérogénéité et la rareté des délits les plus sérieux indiquent que le caractère dangereux de la délinquance juvénile est très limité. En somme, il s'agit avant tout d'un épiphénomène de l'adolescence. Cette description de la conduite délinquante est valable pour les adolescents des années 1970 (Fréchette et Le Blanc, 1987), 1980 (Tremblay et al., 1986 ; Le Blanc et Tremblay, 1988) et 1990 (Le Blanc, inédit). De plus, elle correspond également à la situation chez les prépubères (Le Blanc et McDuff, 1991) et chez les jeunes adultes (Le Blanc et Fréchette, 1989).

Y a-t-il des groupes sociaux qui présentent un risque élevé de conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

La délinquance cachée des adolescents québécois ne constitue pas un phénomène atypique. Une comparaison avec les données d'études réalisées dans différents pays (Junger-Tas et al., 1994) montre que, malgré les différences dans la composition des échantillons et dans la nature des mesures de la conduite délinquante, 80% des adolescents commettent, annuellement, des actes qui pourraient les conduire devant les tribunaux pour mineurs dans les sociétés occidentales. De même, toutes les études présentent une distribution analogue de la délinquance ; cette distribution en L dont la base horizontale est allongée indique qu'une majorité d'adolescents commet très peu d'actes délinquants et qu'une très faible minorité en pose beaucoup. Puisque la délinquance cachée au Québec suit ces tendances générales, il convient de se demander comment elle varie selon le sexe, l'âge le statut social et le statut de délinquant.

Filles et garçons

S'il est un résultat où tous les travaux s'accordent, c'est bien celui des différences dans la délinquance cachée des filles et des garçons. Les données des années 1970 (Fréchette et Le Blanc, 1987) et 1990

(Le Blanc, inédit) montrent les différences d'ampleur et de gravité ; le relevé des écrits abonde dans le même sens (Lanctôt et Le Blanc, 2002).

Âge

La distribution de la délinquance cachée, selon l'âge, ne se présente pas sous la forme d'un modèle aussi clair. Dans un échantillon d'adolescents de 12 à 18 ans (Le Blanc, 1977), une association est observée entre l'âge et la délinquance cachée, mais le modèle de distribution de la délinquance cachée suivant les catégories d'âges n'est pas le même pour la délinquance grave. L'implication dans la délinquance grave s'impose par vague : il y en a plus chez les 12-13 ans et chez les 16-17 ans. Il s'agit plus souvent d'agressions et de batailles en bande dans le premier groupe, alors que, dans le second groupe, il s'agit plus souvent de vols graves et de vols d'une automobile.

Statut social

Si la question de la distribution de la délinquance cachée fait relativement peu l'objet d'une controverse en ce qui concerne l'âge et le sexe, il en va tout autrement pour ce qui est du statut social. En effet, notre recension de 1994 concluait qu'il est généralement reconnu qu'il existe une corrélation négative entre le statut social et la délinquance officielle et aucune corrélation avec la délinquance cachée. Depuis, les résultats n'ont pas changé selon la recension de Wright et al. (1999). Par contre, cette conclusion ne serait valable que pour la délinquance commune, c'est-à-dire le vandalisme, les petits vols et les bagarres mineures. Par ailleurs, dans le cas où l'adolescent provient d'une famille désorganisée, il arrête plus rapidement ses activités délinquantes si le statut social de sa famille n'est pas défavorisé (Born et al., 1997). Au Québec, les conclusions de nos travaux, des plus anciens (Le Blanc, 1969 ; Fréchette et Le Blanc, 1987) aux plus récents (Le Blanc et al., 1998), se rejoignent : les associations entre le statut social et la conduite délinquante sont marginalement significatives ($p = 0,10$), que ce soit pour des échantillons représentatifs d'adolescents ou pour des échantillons d'adolescents judiciairisés, quelle que soit la forme que prend la conduite marginale (Le Blanc, inédit). Tous ces résultats nous permettent de retenir que la délinquance commune se

distribue également dans l'ensemble de la structure sociale. Ainsi, des concepts explicatifs comme ceux de « société de masse » ou de « classe moyenne généralisée » sont tout à fait compatibles avec les observations sur la répartition de la conduite délinquante (Le Blanc, 1993). En effet, si la richesse varie dans la société nord-américaine, il semble y régner un mode de vie uniforme assez répandu dans la masse de la population adolescente, la conduite délinquante étant relativement équivalente d'une strate sociale à l'autre.

Bien que les analyses statistiques ne révèlent pas une corrélation suffisante ou directe entre le statut socio-économique et la conduite délinquante avouée par les adolescents, le système judiciaire tend cependant à repérer plus facilement les adolescents dont les familles sont de statut social inférieur. En effet, les comparaisons que nous avons effectuées entre nos échantillons permettent de constater les faits suivants (Fréchette et Le Blanc, 1987) : chez les adolescents judiciairisés, 46% déclarent que leur famille reçoit une forme ou une autre d'aide financière et 77% mentionnent que leurs parents sont locataires et de faible statut ; par contre, chez les adolescents qui représentent la population, seuls 22% signalent la présence d'une aide financière dans leur famille, tandis que 50% ont des parents propriétaires et de statut socio-économique moyen ou aisé. La situation vécue par les adolescents judiciairisés s'est toutefois détériorée au cours des années 1990 selon Le Blanc et al. (1995).

Immigration et origine ethnique

Chez les adolescents judiciairisés des années 1990, il y a davantage de ressemblances que de différences quant à la conduite délinquante selon les catégories suivantes : les deux parents ont immigré ou un seul parent a immigré, l'adolescent a lui-même immigré ou non, l'adolescent appartient à la deuxième ou à la première génération, l'adolescent appartient à une minorité visible ou non (Le Blanc, 1993). Ces adolescents commencent à voler plus tardivement. Par ailleurs, l'ampleur de l'activité délictueuse dans son ensemble varie selon les groupes ethniques (Métellus, 1988). Par exemple, Le Blanc (1993) observe que les adolescents originaires de l'Amérique latine se classent en premier pour le niveau de l'activité délictueuse ; ils sont suivis de ceux qui proviennent des Antilles et ensuite d'Europe.

Sélection judiciaire

Depuis l'apparition des procédures systématiques pour appréhender la délinquance cachée, les chercheurs s'interrogent sur les différences comportementales qui existent entre les adolescents qualifiés de délinquants et les non-délinquants. Les chercheurs québécois n'ont pas fait exception. À cet égard, les données les plus récentes (Le Blanc et Fréchette, 1989) établissent que la délinquance cachée des pupilles du tribunal est largement supérieure à celle des adolescents conventionnels. Elle est quantitativement différente, puisque les premiers sont plus nombreux à passer à l'acte ; elle est qualitativement différente, car ce sont sur les mesures de la délinquance grave que l'écart est le plus marqué entre les deux groupes. Ces résultats permettent de mieux poser la question de l'action sélective des instances du système de justice pour mineurs. Il ressort clairement que la plupart des adolescents déférés au tribunal sont ceux dont la conduite délinquante est la plus fréquente et la plus dangereuse.

Quelles sont les caractéristiques du passage à l'acte chez les délinquants ?

[Retour à la table des matières](#)

Fréchette et Le Blanc (1987) et Le Blanc et Fréchette (1989, 1991) présentent une description fouillée de 12 catégories de délits à des âges différents. Ils mettent ainsi à profit les nombreuses informations recueillies sur le mode de perpétration de chaque type d'acte, les circonstances, le mobile, la présence de partenaires, les réactions ressenties pendant et après le délit et les conséquences judiciaires. Depuis, des travaux ont porté sur le taxage (Le Blanc et Deguire, 2002) et la consommation des drogues chez les adolescents qui en abusent (Le Blanc, 1996). Six caractéristiques dominantes du passage à l'acte délictueux ressortent chez les adolescents et les jeunes adultes.

Premièrement, ils tendent à s'attaquer à une victime anonyme, un peu plus souvent d'ailleurs au début de l'adolescence que pendant la seconde moitié de l'adolescence. Cette caractéristique augmente considérablement l'impunité du contrevenant, à la fois sur le plan social, puisqu'il a ainsi moins de chances d'être arrêté, et sur le plan personnel, puisqu'il peut demeurer indifférent à sa victime lors de l'exécution du crime. Deuxièmement, ils exécutent leur crime avec la collaboration d'un petit nombre de complices et, dans ce microgroupe, ils affirment jouer un rôle actif. Les complices sont peu nombreux et il s'agit de connaissances qui changent d'un crime à l'autre. De plus, l'âge des complices varie : au début de l'adolescence, ils ont habituellement le même âge que l'adolescent, alors qu'à la fin de cette période les âges sont plus diversifiés. La nature groupale de l'activité délictueuse se trouve clairement affirmée. Il s'agit de micro-groupes flexibles et changeants, fort différents, dans la plupart des cas, d'une bande organisée. Troisièmement, ils sont motivés par un curieux mélange d'utilitarisme et d'hédonisme. Les adolescents élaborent leur activité délictueuse, d'une part, en s'appropriant quelque chose de lucratif ou en réduisant les tensions et, d'autre part, en y trouvant plaisir, excitation ou fierté. Le mélange des motivations varie toutefois de façon importante d'une catégorie de délits à l'autre. Selon nos données, les activités les plus utilitaires sont le vol d'une personne, le vol grave, la possession et le trafic de la drogue et le vol avec effraction. Par contre, le vol d'un véhicule à moteur, le vol à l'étalage et le vandalisme répondent surtout à des motivations hédonistes et les délits contre les personnes à une combinaison des deux types de motifs. La prédominance des motivations change aussi d'une période de la vie à l'autre, l'hédonisme régressant avec l'âge et l'utilitarisme progressant. Par contre, les délinquants ne pèsent pas le pour et le contre d'un délit et ils ne le planifient pas. Ils tendent plutôt à considérer des éléments particuliers de la situation et à en oublier d'autres, prêtant surtout attention aux facteurs immédiats et critiques. Quatrièmement, ils ressentent en général peu de tension avant et durant le délit, comme si sa perpétration n'avait que peu de conséquences. Ils demeurent ou tentent de demeurer relativement indifférents au stress de la situation, même si le délit est grave, comme dans le cas de l'attaque d'une personne. Cinquièmement, ils préparent de façon constante la perpétration du délit. Cette observation montre que, même parmi les sujets les plus jeunes (au début de l'adolescence), il existe une véritable volonté de

recourir à l'activité délictueuse, une capacité d'agir qui est assumée consciemment et qui traduit une claire intentionnalité. Par contre, la préparation augmente avec l'âge. Sixièmement, ils ne commettent pas leurs délits de manière identique au début ou à la fin de l'adolescence. Deux changements sont particulièrement significatifs : l'accroissement des motifs utilitaires et la réduction des motifs hédonistes. Deux autres changements sont aussi remarquables : l'augmentation substantielle des délits dont la victime est inconnue du délinquant et le cas de l'intoxication précédant la commission du délit. Le fait que ces quatre traits voient leur incidence croître s'inscrit tout à fait dans la perspective que l'activité délictueuse devient de plus en plus criminelle et grave. Cette aggravation est particulièrement marquée pour trois catégories de délits : le vol avec effraction, le vol d'un véhicule à moteur et le vol grave. Pour ces catégories de délits, on note non seulement qu'ils demeurent plus utilitaires et plus impersonnels, mais en outre ils sont plus solitaires, plus violents, mieux préparés et mieux organisés. Très nettement, ils passent du niveau des délits rudimentaires à celui d'actes dont la marque de commerce est à la fois la gravité et la sophistication.

Comment se développe la conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

Les travaux sur la conduite délinquante des adolescents se limitent habituellement à la décrire ou à délimiter ses frontières. Ils la décrivent grâce à des paramètres synthétiques tels que la participation, la fréquence, la variété, la gravité, etc. Ils circonscrivent aussi ses limites à travers des paramètres évolutifs tels que la durée, l'âge du début, l'âge de l'arrêt, etc. Une autre approche peut être mise à contribution. C'est une approche développementale qui ne se limite plus à présenter l'étalement de l'activité illicite, mais qui s'attarde aux processus sous-jacents à la continuité de ce type de comportement (Le Blanc et Loeber, 1998). Elle procède à l'étude des changements dans les activités illégales de l'individu à mesure qu'il progresse en âge. Le Blanc et Fréchette (1988,1989) proposent donc une théorie du développement

de la conduite délinquante qui postule trois mécanismes : l'activation, l'aggravation et le désistement.

L'activation

Le processus d'activation réfère à la manière dont le développement des activités délictueuses est stimulé dès qu'il s'amorce et à la manière dont sa persistance est assurée. Les données analysées par Le Blanc et Fréchette (1988, 1989) permettent de soutenir que plus tôt un individu commence ses activités délictueuses, plus abondantes, plus durables et plus variées elles seront. Les mécanismes d'accélération, de stabilisation et de diversification permettent de préciser comment démarrent les activités criminelles. Ces auteurs montrent que l'effet d'activation passe par plusieurs voies. La première est celle de la stabilisation : la précocité s'affirme alors comme une source puissante de durée ; les activités illicites sont persistantes, mais elles ne sont pas nécessairement abondantes et/ou variées. La seconde voie est celle de l'accélération : l'apparition de l'agir délictueux, soit au cours de la latence, soit au milieu de l'adolescence, entraîne une fréquence élevée ; les activités illégales sont alors nombreuses, mais elles ne sont pas nécessairement variées et/ou durables. La troisième voie est celle de la diversification : la précocité favorise un degré important de diversité délictueuse ; les activités criminelles sont alors hétérogènes, mais elles ne sont pas nécessairement abondantes et/ou durables. Finalement, la quatrième voie est la plus criminogène de toutes ; elle prend forme à partir de l'interaction entre la durée, la fréquence et la variété, qui elle s'appuie sur la précocité ; les activités délictueuses débutent tôt et deviennent, par la suite, abondantes, variées et durables, grâce à l'effet dynamique de leurs interactions. C'est ainsi que la délinquance chronique se consolide.

L'aggravation

La question de l'aggravation est âprement débattue dans les cercles criminologiques (Le Blanc et Loeber, 1998). Le Blanc et Fréchette (1989) proposent la définition suivante de l'aggravation : une séquence d'apparition des diverses formes d'activités délictueuses qui va des infractions mineures aux délits les plus graves contre la personne

à mesure que l'âge augmente. Cette séquence représente une sorte de patron de développement par lequel passent les sujets qui s'orientent vers une délinquance significative. Pour ces auteurs, l'étude du mécanisme d'aggravation doit se faire par le truchement de deux grilles de lecture. La première, qui est braquée sur les actes illicites eux-mêmes, s'efforce de dégager un enchaînement ou une séquence spécifique de manifestations délictueuses dans le développement de l'activité illégale. La seconde, qui s'intéresse aux individus transgressant le Code criminel, vise à faire apparaître un mode progressif d'implication dans l'agir illicite, qui met en cause des stades d'évolution articulés l'un dans l'autre.

Les analyses que rapportent Fréchette et Le Blanc (1987) concernant l'adolescence et celles de Le Blanc et Fréchette (1988,1989) concernant la période allant de 7 à 25 ans établissent plusieurs faits (voir Le Blanc et Loeber, 1998, pour l'ensemble des formes de déviance). D'une part, les types de délits semblent s'enchaîner de façon spécifique selon l'âge du début, la durée et l'âge d'arrêt de l'activité délictueuse. D'autre part, les types de délits commis, la fréquence, la gravité et la violence des activités illicites changent à mesure que l'âge augmente. Pour mieux illustrer cet enchaînement, tout en tenant compte des interactions possibles entre tous ces aspects de l'activité délictueuse, ces chercheurs ont construit la figure 1 (Le Blanc et Fréchette, 1988, 1989). L'abscisse de cette figure représente l'âge des individus et l'ordonnée les types de délits et leur gravité ; l'ordre des délits était déterminé par l'âge moyen du début de chaque type de délits. En faisant l'examen de ce graphique, la conclusion s'est imposée qu'une séquence spécifique de délits existe dans le développement de l'activité délictueuse.

Une analyse approfondie de la figure 1 amène Le Blanc et Fréchette (1988, 1989) à reconnaître que cinq stades émergent dans le développement de l'activité délictueuse et qu'ils forment une séquence invariable. Ce sont : l'apparition, l'exploration, l'explosion, la conflagration et le débordement. Au départ, habituellement entre 8 et 10 ans, les activités délictueuses s'affirment homogènes et bénignes, s'exprimant à peu près strictement sous la forme de menus larcins : c'est le stade de l'apparition. Par la suite, les essais se continuent, généralement entre 10 et 12 ans, par une diversification et une aggravation des

délits, avec essentiellement le vol à l'étalage et le vandalisme : c'est le stade de l'exploration. Ultérieurement, autour de 13 ans, une augmentation substantielle de la variété et de la gravité des délits apparaît, quatre nouveaux types de délits se manifestant, à savoir le vol simple, les désordres publics, le vol avec effraction et le vol d'une personne : c'est le stade de l'explosion, avec, très certainement comme épine dorsale, le vol avec effraction, qui à cause de sa longévité plus importante, constitue le ferment majeur de cette nouvelle expansion. Ensuite, autour de 15 ans, l'hétérogénéité, la variété et la gravité augmentent encore, en même temps que la rétention se manifeste, quatre types de délits venant étoffer cette amplification, à savoir le commerce des drogues, le vol d'un véhicule à moteur, le vol grave et l'attaque d'une personne : c'est le stade de la conflagration. La figure 1 permet également de reconnaître l'existence d'un cinquième stade, qui se manifeste uniquement au cours de l'âge adulte, celui du débordement vers des formes plus astucieuses ou plus violentes d'agir délictueux. De plus, le chevauchement des durées illustre très bien le phénomène de la rétention des délits d'un stade à l'autre, particulièrement en ce qui concerne les stades de l'exploration et de l'explosion. Il faut noter que la séquence des conduites déviantes, parmi lesquelles les conduites délinquantes, est similaire pour les adolescentes et les adolescents judiciairisés selon l'analyse comparative de la précocité de ces conduites (Lanctôt et al., 2001).

La progression

La seconde façon d'aborder la question de l'aggravation concerne la progression des sujets à travers de tels stades. Ce qu'il importe surtout d'établir, c'est qu'une proportion significative de sujets passe, au cours de leur évolution, de délits de gravité mineure à des délits de gravité accrue. Le Blanc et Fréchette (1988, 1989) rapportent 92% de progression lorsque que l'on envisage les cinq stades (31% d'un échelon, 43% de deux échelons, 25% de trois échelons et 3% de quatre échelons). Parmi les sujets qui changent leur niveau d'activités illicites, 78% le font selon le modèle hiérarchique décrit plus haut, tandis que 22% dévient de ce modèle, 61% de ceux-là passant de l'exploration à l'explosion et 39% évoluant de l'exploration à l'explosion et à la conflagration. Si environ le quart des sujets se limite aux délits d'un seul stade, et, dans ce cas, c'est le stade de l'explosion, les autres par

contre parcourent plusieurs stades. Ils ne commencent pas tous ni ne terminent au même stade, le cheminement de l'un à l'autre n'étant pas toujours standard ; cependant, ils suivent tous la direction évolutive prescrite par l'enchaînement séquentiel des stades. Il faut noter que l'aggravation est accompagnée d'une détérioration de l'adaptation sociale et d'une faiblesse dans le développement psychologique (Le Blanc, 1994).

Figure 1

Gradation des activités délinquantes, selon les médianes des âges du début et de la durée et de la gravité

Source : Le Blanc et Fréchette, 1989.

[Retour à la table des matières](#)

Le désistement

Le processus du désistement est le dernier étudié par LeBlanc et Fréchette (1988, 1989). Celui-ci est fonction de la durée, de la variété, de la gravité et de la fréquence de l'activité criminelle, ce qui veut dire que, plus la durée est prolongée, la fréquence élevée, la variété importante et la gravité forte, plus le désistement a des chances de se produire, avec un effet de saturation. Trois mécanismes composent le processus de désistement : la décélération, la spécialisation et le plafonnement. La décélération réfère au rapport entre la fréquence et le moment de l'arrêt de l'activité criminelle ; au cours des années qui précèdent la cessation, la fréquence annuelle tend à diminuer progressivement. La spécialisation se rapporte à l'adoption progressive d'activités délictueuses de moins en moins hétérogènes, de telle sorte que, plus approche l'âge d'arrêt de l'activité délictueuse, plus le degré de variété de celle-ci diminue. Le plafonnement fait référence à la situation du délinquant qui a atteint le niveau personnel le plus élevé de gravité d'agir délictueux, l'atteinte de ce sommet étant un présage d'une cessation imminente. Les données que rapportent Le Blanc et Fréchette (1988, 1989) confirment la présence de ces mécanismes chez les délinquants. Il faut noter que la décélération s'accompagne d'une amélioration de l'adaptation sociale et du fonctionnement psychologique (Le Blanc, 1993)

Y a-t-il un continuum de types de conduites délinquantes ?

[Retour à la table des matières](#)

La comparaison systématique des formes de la conduite délinquante à travers le temps a permis à Fréchette et Le Blanc (1987) d'identifier trois modèles fondamentaux d'activité délinquante durant la période de l'adolescence : les conduites délinquantes d'occasion, de transition et de condition (voir les trajectoires chez les adolescentes

judiciarisées, Lanctôt et le Blanc, 2000). Actuellement, il est courant en criminologie de référer, pour les deux dernières catégories, à la délinquance limitée à l'adolescence (adolescence-limited) et à la délinquance qui persiste au cours de la vie (life-course persistent) selon la dénomination proposée par Moffitt (1993).

La délinquance commune ou d'occasion

La conduite délinquante d'occasion ou délinquance commune est le fait de 45% des adolescents. Il s'agit d'une conduite délinquante tout à fait insignifiante, c'est-à-dire quelques infractions au Code criminel, de nature plutôt mineure (vol à l'étalage, vandalisme, vols mineurs, désordres publics) ; ces quelques infractions sont soit concentrées sur une période de temps limitée, soit échelonnées sur la totalité de cette période. Elle est le fait des filles autant que des garçons et se manifeste dans toutes les classes sociales. Il s'agit d'environ 9% des actes délinquants et d'environ 16% des délinquants qui sont arrêtés par la police.

La conduite délinquante de transition

La conduite délinquante de transition se distingue de la conduite occasionnelle en ce qu'elle affirme un degré supérieur de gravité, de durée, de volume, de diversité. Elle s'observe chez 45% des adolescents et se présente sous la forme d'une durée plus longue, à savoir quelques années ; elle est d'un volume plus élevé (annuellement trois à cinq délits) et d'une gravité plus forte (quelquefois le vol avec effraction). Chez les pupilles du tribunal, elle s'exprime sous une forme encore plus aggravée, mais quand même limitée ; il s'agit d'un nombre limité de conduites, de gravité variable, mais qui se limite à la période du début ou du milieu de l'adolescence. En fait, la conduite délinquante de transition apparaît essentiellement comme une crise du milieu de l'adolescence. Cette forme de délinquance correspond à environ 40% des actes rapportés par les adolescents et à environ 25% des actes connus de la police.

La conduite délinquante persistante ou de condition

Le dernier modèle de conduite délinquante, la conduite de condition, se caractérise avant tout par la persistance et l'aggravation des délits. Elle débute tôt, autour de 10 ans ; elle progresse avec des infractions mineures (vols à l'étalage et larcins), puis avec des délits majeurs (vols par effraction, délits graves contre la personne) ; ceci avant l'âge de 15 ans. Les actes sont nombreux et hétérogènes. Cette conduite délinquante persistante se présente, à la fin de l'adolescence, sous un mode mineur, la conduite continue, qui ne s'aggrave pas au point de présenter des délits contre la personne, mais comprend de multiples délits contre les biens, particulièrement des vols par effraction. Sous son mode majeur, c'est la conduite qui, tout en étant volumineuse, hétérogène, continue, précoce, est déjà, à 15 ans, aussi grave que la conduite délinquante adulte sérieuse : vols sur la personne, vols à main armée, etc. Cette forme de conduite délinquante se retrouve chez 5% de la population ; elle correspond à plus de 50% des actes rapportés par les adolescents et à plus de 60% des actes connus de la police. Les délinquants persistants judiciairisés sont responsables d'au moins 50% des actes délinquants et des deux tiers des délits de violence.

Quels sont les facteurs sociaux qui expliquent la conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

Au Québec, depuis le travail pionnier de Ross (1932), les chercheurs ont déployé beaucoup d'énergie pour identifier les facteurs qui encouragent la conduite délinquante. Les chercheurs se sont servis des pupilles du tribunal ou des pensionnaires des internats pour ces études. La socio-criminologie québécoise des mineurs s'est, par ailleurs, distinguée par le fait que bon nombre de travaux ont porté sur les rapports entre la conduite délinquante cachée et les diverses variables sociales. Les études socio-criminologiques québécoises s'échelonnent

sur deux périodes (voir Le Blanc, 1994, pour la recension de ces travaux). La première période, de 1932 jusqu'au milieu des années 1960, comprend des études comparatives (délinquants et non délinquants) ou descriptives, dont les échantillons étaient restreints et l'éventail des facteurs envisagés d'une façon très large. Elles montraient que les jeunes délinquants québécois étaient affligés des mêmes handicaps sociaux et psychosociaux que les mineurs délinquants observés dans les études criminologiques de l'époque. La seconde période, des années 1960 à maintenant, est caractérisée par des études plus spécifiques, qui touchent à un domaine particulier de facteurs sociaux (la famille, l'école, les pairs, etc.), dont le degré de profondeur et d'analyse est plus élevé, les échantillons plus grands et les procédures statistiques plus complexes. Souvent elles ne font pas les comparaisons entre délinquants et non-délinquants, mais étudient plutôt l'association entre les facteurs sociaux et le degré de délinquance des individus. Attardons-nous aux études des années 1990 qui portent sur la famille, il école, les pairs, les activités routinières et les contraintes formelles et informelles.

Quels sont les facteurs familiaux ?

[Retour à la table des matières](#)

Avant les années 1985, les travaux effectués venaient confirmer les connaissances accumulées par la socio-criminologie des adolescents, à savoir que la famille des jeunes délinquants était inadéquate (Le Blanc, 1994, et les études épidémiologiques récentes de Cloutier et Drolet, 1990, et Pauzé, 2000). Depuis, trois thèmes ont été abordés, qui reflètent l'avancement récent des connaissances en criminologie : l'impact du type de structure familiale sur son fonctionnement, l'organisation des facteurs familiaux en système et les types de famille.

Le type de structure familiale

Plusieurs faits ont été observés concernant l'impact des types de structures familiales sur le fonctionnement de la famille et la conduite délinquante. Premièrement, Le Blanc et al. (1991) démontrent que la

dissolution du couple parental produit une baisse des ressources économiques disponibles aux enfants et aux adolescents. Deuxièmement, les familles éclatées sont davantage dysfonctionnelles que les familles unies, à la fois sur le plan des liens affectifs et au niveau des méthodes éducatives. Troisièmement, les parents qui se séparent ont vécu et vivent toujours certains conflits ; ils affichent davantage de conduites déviantes. Quatrièmement, lorsque la mère est jeune à la naissance de son enfant, elle risque de lui faire vivre davantage de séparations et de recompositions de couples selon Le Blanc et al. (1998) ; de ce fait, l'enfant a davantage de chances d'adopter des conduites marginales. Cinquièmement, Le Blanc et Ouimet (1988) notent qu'une séparation récente accroît davantage la conduite délinquante des adolescents qu'une séparation lointaine. Ces travaux laissent entendre que la dissolution du couple West pas une cause directe de la conduite délinquante des adolescents. Son impact serait indirect en ce qu'elle modifie d'abord la qualité de la vie familiale et, par ricochet, la conduite délinquante.

La comparaison entre les familles intactes et dissoutes, tout en demeurant pertinente, est aujourd'hui insatisfaisante. En effet, les formes de structure que prend la famille se sont diversifiées au cours des dernières décennies : chacune d'entre elles est en nombre suffisant pour permettre des analyses comparatives fiables. Il convient donc d'examiner l'impact des formes de structure, c'est-à-dire des familles intactes, monoparentales matricentriques ou patricentriques, recomposées matricentriques ou patricentriques et substituts. Le Blanc et al. (1991) rapportent la distribution suivante des formes de structure dans des échantillons divers : familles intactes 66%, familles monoparentales 18% (matricentriques 15%, patricentriques 3%), familles recomposées 14% (matricentriques 11%, patricentriques 3%) et familles substituts 4%. Chez les adolescents judiciairisés, ces proportions sont respectivement de 16% pour les familles intactes, 37% pour les familles monoparentales (matricentriques, 29%, patricentriques, 8%), 31% pour les familles recomposées (matricentriques, 24%, patricentriques, 7%), 5% pour les familles substituts et 11% pour ceux qui vivent avec des membres de leur parenté. L'écart sur la distribution des formes de structure de la famille est donc considérable entre les adolescents dans leur ensemble et les adolescents judiciairisés.

Par ailleurs, Le Blanc et al (1991) établissent que certains types de familles désunies constituent un facteur de risque accru. Les familles patricentriques, les familles substituts et les familles matricentriques, dans cet ordre, dominent en matière de milieux à risque pour la conduite délinquante, les familles substituts surpassant les familles recomposées et les familles monoparentales. Par contre, les données de Cloutier et Drolet (1990) établissent que les familles patricentriques sont moins dommageables que les familles matricentriques. Cette étude utilise toutefois des échantillons représentatifs de l'ensemble de la population, alors que les échantillons de Le Blanc et al. (1991) proviennent de la population vivant dans des zones défavorisées ; cette différence a pour conséquence de diminuer la proportion des familles dont le statut social est élevé. Par ailleurs, à faut noter, selon Pagani et al. (1998), que, chez les garçons, l'arrivée, au début de l'adolescence, d'un conjoint dans une famille monoparentale matricentrique augmente considérablement la probabilité de délinquance en comparaison des autres types de familles. L'absence du père biologique ou la déficience du rôle joué par ce dernier apparaît donc comme un élément clé et les études criminologiques en témoignent. Fréchette et Le Blanc (1987) démontrent que, si le rôle du père est déficient au milieu de l'adolescence, l'activité délictueuse se poursuivra et prendra de l'ampleur au cours de la deuxième moitié de l'adolescence.

Si la forme de la structure de la famille est un facteur de risque différentiel, son rôle change également selon le sexe des adolescents, tout en demeurant invariable, dans le cas des garçons au cours de la latence et de l'adolescence. Le Blanc et al (1991) ont observé que les principales différences concernent l'importance respective des familles patricentriques, monoparentales et recomposées. Les familles monoparentales patricentriques sont les plus défavorisées, les plus déficientes et les plus dommageables pour les garçons, tandis que pour les filles ce sont les familles recomposées patricentriques, l'inverse étant également vrai pour les familles matricentriques. En somme, au cours de l'adolescence, les garçons s'adaptent mal à l'absence de la mère biologique et les filles s'ajustent difficilement à la présence d'une mère de remplacement ; et, inversement, au cours de l'adolescence, les garçons réagissent mal à la présence d'un père de remplacement et les filles à l'absence du père biologique. Finalement, notons que Le Blanc et al. (19-91) ont observé que le placement dans une famille substitut (il

s'agit dans la très grande majorité des cas de familles d'accueil) West pas la situation de vie la plus défavorable pour les enfants et les adolescents des quartiers défavorisés. La famille substitut occupe une position intermédiaire entre les familles matricentriques et les familles patricentriques. En somme, la forme de la structure de la famille apparaît comme un contexte qui fait principalement varier le fonctionnement de la famille et qui constitue par ricochet un niveau de risque différentiel pour la conduite délinquante.

Le fonctionnement du système familial

Les travaux de l'équipe de Le Blanc ont montré avec divers échantillons que l'ampleur et la gravité de la conduite délinquante sont liées à une structure familiale dissociée, à des relations conjugales conflictuelles, à un investissement faible dans la vie familiale, à un attachement déficient entre les membres de la famille, à des caractéristiques parentales déviantes, à une discipline erratique et à une supervision insuffisante (Le Blanc et Ouimet, 1988 ; Le Blanc, 1992 ; Le Blanc et McDuff, 1991 ; Le Blanc et al., 1998). De plus, il est apparu qu'au moment de l'adolescence, c'est le degré de discipline et de supervision qu'offre la famille à l'adolescent qui détermine, de façon prépondérante, son niveau d'activité délinquante, ceci indépendamment des autres facteurs familiaux. Pour dépasser ces résultats portant sur des corrélations, un modèle de la régulation familiale a été conçu et testé avec des méthodes de cheminement de causalité pour les adolescentes et les adolescents ; il s'applique aux adolescents du milieu des années 1970 et 1980. Il en ressort que la régulation familiale de l'activité délinquante s'accomplit dans la mesure où les conditions structurelles ne constituent pas un désavantage marqué pour l'adolescent. Deux types de conditions structurelles sont pertinentes, le désavantage socio-économique de la famille et le niveau de désavantage familial. Le faible statut socio-économique et la dépendance économique forment le premier groupe de facteurs de désavantage. Une fratrie nombreuse, brisée, qui déménage souvent et une mère au travail sont autant de conditions structurelles qui réduisent la probabilité d'un fonctionnement harmonieux du système familial et, plus particulièrement, s'il y a eu une dissolution récente. Des liens conjugaux harmonieux sont une source d'investissement dans la vie familiale et d'attachement entre parents et enfants. L'absence d'exposition aux modèles marginaux,

c'est-à-dire ne pas avoir des parents qui pratiquent ouvertement des conduites délinquantes ou qui affichent des attitudes et valeurs déviantes, constitue une autre protection contre l'activité délinquante. Elle favorise la qualité des liens conjugaux, l'attachement entre les parents et l'adolescent et la réceptivité des adolescents aux contraintes imposées par les parents.

Dans la mesure où les conditions structurelles ne sont pas adverses et que les modèles parentaux déviants sont absents, l'investissement dans la vie familiale fleurit et l'attachement entre l'adolescent et ses parents se développe, les liens sociaux constituant ainsi un autre rempart qui endigue l'activité délinquante. L'investissement dans la vie familiale est de trois ordres : celui des parents qui lui consacrent du temps, celui de l'adolescent qui participe aux tâches et aux activités, celui de l'adolescent qui partage son temps avec d'autres membres de sa fratrie. La première de ces formes d'investissement renforce les deux autres. L'attachement aux parents se construit, pour sa part, à l'aide de la communication mutuelle ; celle-ci permet une perception juste des attentes des parents ; elle facilite une assimilation affective entre l'adolescent et ses parents.

Si tous ces aspects de la vie familiale sont adéquats, il s'ensuit que l'adolescent est plus réceptif aux contraintes que les parents lui imposent. Les contraintes constituent la dernière barrière à l'activité délinquante. Ces contraintes prennent la forme de règlements que les parents édictent. Par ailleurs, si l'adolescent considère qu'ils sont légitimes, alors la supervision est plus soutenable et les sanctions acceptées plus facilement puisqu'elles ont un sens. Le dérèglement de la vie familiale, que ce soit au niveau des conditions structurelles, des modèles marginaux, des liens sociaux et des contraintes ou de deux ou plusieurs de ces composantes, se manifeste d'abord par la rébellion contre la famille, qui, elle, en retour renforce la conduite délinquante. Sur un plan développemental, l'apparition de la rébellion contre la famille peut altérer la nature de la régulation familiale. La vie de couple peut être plus difficile en raison des disputes que cette rébellion encourage. En conséquence, l'investissement dans la vie familiale est réduit. L'attachement aux parents peut également diminuer sous l'influence de la rébellion. Dès lors, les contraintes sont soit renforcées soit remises en question. L'instabilité ainsi introduite dans la régulation familiale faci-

lite, en contrepartie, la rébellion et l'apparition ou la continuation de l'activité délinquante. Au cours de l'adolescence, les composantes du système familial se développent dans une direction ou l'autre, amélioration ou détérioration ; les unes et les autres sont responsables, à divers degrés, de ces développements à travers le temps ; et elles interagissent à un moment donné.

Notons que, si des contraintes inappropriées constituent un facteur proximal de l'activité délinquante au cours de l'adolescence, un catalyseur des autres composantes du système, il n'en va pas de même pour la criminalité adulte. En termes de prédiction de la criminalité entre 18 et 30 ans, qu'elle soit officielle ou autorapportée, Le Blanc (1992, 1994) montre que les liens familiaux, en particulier l'attachement aux parents, constituent le prédicteur le plus puissant du développement de la conduite délinquante.

Les types de régulation familiale

Il existe de très nombreux travaux sur les rapports entre les caractéristiques de la famille et la conduite déviante des adolescents. Par contre, les travaux qui combinent plusieurs caractéristiques pour définir des formes de la régulation familiale sont rares. Le Blanc et Bouthillier (2001) utilisent les échantillons montréalais d'adolescents conventionnels et judiciairisés des années 1970 à 1990 et les caractéristiques familiales décrites ci-dessus pour préciser cinq formes de régulation familiale, chaque forme produisant un niveau particulier de la conduite déviante.

- *La famille adéquate* (52%) n'éprouve pas de difficultés économiques, sa structure biparentale est intacte, elle déménage peu et la mère demeure le plus souvent à la maison ou ne travaille qu'à temps partiel. Les liens sont solides entre ses membres en raison de l'attachement réciproque entre les parents et l'adolescent et de l'investissement de ses membres dans des activités communes ; de plus, il n'y a pas de signes d'attitudes et de comportements déviants chez les parents. Ce qui est remarquable dans cette forme de régulation familiale, c'est que la supervision obtient une moyenne plus élevée que les règlements et les punitions. En somme, les règles de vie sont en nombre

raisonnable dans cette famille, la supervision parentale suffisant à les faire respecter même si des punitions sont toujours possibles.

- *La famille conflictuelle* (15%) se démarque des autres par le fait que les conflits conjugaux sont fréquents et significatifs, et cela seulement pour cette forme de régulation. Il s'agit en général d'une famille intacte. Par contre, les punitions surpassent la supervision pour cette forme de régulation.

- *La famille malhabile* (15%) se caractérise par le peu de disponibilité des parents ; elle est médiocre sur le plan de l'établissement des liens entre les parents et l'adolescent et très peu active au niveau de la supervision. Cette situation peut se comprendre compte tenu du fait que le désavantage familial est plus fréquent dans ces familles, les couples sont plus souvent dissous, les déménagements plus fréquents, la mère étant le principal gagne-pain.

- *La famille déviante* (15%) se caractérise par la présence d'attitudes ou de comportements déviants. C'est une famille clairement désavantagée socio-économiquement et structurellement, et parmi celles qui le sont davantage. En outre, dans cette famille, les liens sont ténus entre les parents et l'adolescent, les parents affichant des conduites déviantes, en particulier une consommation abusive d'alcool.

- Finalement, *la famille punitive* (7%) se manifeste par un écart considérable entre une supervision particulièrement relâchée et l'utilisation très fréquente des punitions ; cet écart s'inscrit dans le contexte d'une famille dont l'attachement entre ses membres est un peu plus fragile que dans les familles adéquates.

Quels sont les facteurs scolaires ?

[Retour à la table des matières](#)

Les travaux effectués avant les années 1990 et recensés par Le Blanc (1994) montraient que les jeunes délinquants avaient accumulé des retards scolaires, qu'ils fonctionnaient mal à l'école (mauvaise performance, troubles du comportement, etc.) ; en somme qu'ils sont ina-

daptés à l'école. D'autres études établissaient que la conduite délinquante était généralement précédée de conduites inadaptées en milieu scolaire et que l'intérêt pour l'école et les études (attitude d'acceptation, engagement) constituait un facteur plus important que la performance pour stimuler l'inadaptation scolaire et, par la suite, la conduite délinquante. Par contre, le facteur dominant était la réaction disciplinaire des autorités scolaires à la conduite inadaptée de l'individu.

La régulation scolaire

Depuis ces travaux comparatifs et corrélationnels, Le Blanc et al. (1992) ont étudié l'expérience scolaire comme un système. Il ressort que la régulation scolaire repose sur trois mécanismes complémentaires. Il s'agit de la performance (retards et résultats), les liens avec l'école (investissement, engagement et attachement) et le niveau des contraintes scolaires (internes et externes). Par ailleurs, elle s'accomplit difficilement dans le contexte de trois conditions qui déterminent directement la performance et les liens avec l'école. Ces conditions sont le retard scolaire, une faible scolarité des parents et le stress psychologique occasionné par l'expérience scolaire. Ces conditions ne favorisent pas le développement maximal de la performance et des liens psychosociaux avec l'école.

Le niveau de la performance constitue une sorte de pivot de la régulation scolaire. La performance augmente la capacité de l'investissement, de l'attachement, de l'engagement et des contraintes internes et externes de prévenir l'inadaptation scolaire et l'activité délinquante. Plus le niveau de performance sera élevé, plus les liens seront solides avec l'école. L'investissement dans la vie scolaire se manifeste par une mécanique où le temps consacré aux études ainsi que le sentiment de faire son possible renforcent l'implication dans les activités parascolaires. Le niveau d'investissement est renforcé par la performance et l'attachement aux professeurs, qui, en contrepartie, soutient l'engagement face à l'éducation et diminue la nécessité de contraintes externes. Pour sa part, l'attachement aux professeurs, comme pour le mécanisme général d'attachement aux personnes, s'articule autour de trois éléments : la communication avec les professeurs et les parents au sujet de l'expérience scolaire, la perception de l'aide disponible au niveau des matières, l'assimilation affective au professeur. Cette dernière compo-

sante est le résultat des deux autres, tandis que la communication permet à l'adolescent de percevoir les sources d'aide et de s'identifier à un professeur. L'ampleur de l'attachement renforce pour sa part l'engagement et limite pareillement l'utilité des contraintes externes.

L'engagement face à l'éducation est un mécanisme dé de la régulation scolaire. Son niveau est directement tributaire des contraintes imposées par l'adolescent lui-même et par les autorités scolaires. Cet engagement se construit comme le mécanisme général d'engagement. Une bonne perception de sa compétence favorise une attitude positive face à l'école ; celle-ci permet à l'adolescent de soutenir des attentes élevées en termes de durée des études, le niveau des aspirations déterminant l'importance de la réussite scolaire pour l'adolescent. Le dernier rempart contre l'inadaptation scolaire et l'activité délinquante est constitué des contraintes internes, la légitimité des normes scolaires, alors que les contraintes externes, les sanctions, amplifient l'inadaptation scolaire et l'activité marginale. Les rapports entre les sanctions et l'inadaptation scolaire sont complexes. Cette dernière justifie les premières qui elles, à leur tour, ont pour conséquence d'amplifier l'inadaptation. Plus que toutes les autres dimensions de l'expérience scolaire, la rébellion scolaire et les sanctions constituent les supports principaux de l'activité délinquante.

L'absence d'une régulation scolaire adéquate a pour première conséquence l'apparition des conduites marginales à l'école qui, elles, en contrepartie, précèdent et accompagnent l'activité marginale. Sur un plan développemental, les premières manifestations d'inadaptation sont suivies de l'application de sanctions qui, en contrepartie, auront pour effet une diminution de la performance, une réduction de l'investissement, une mise en veilleuse de l'attachement et une destruction de l'engagement, ainsi qu'un accroissement de la rébellion scolaire et de l'activité marginale.

En ce qui concerne la criminalité adulte, Le Blanc (1994) montre que la performance est, parmi les variables scolaires, celle qui prédit le mieux l'activité criminelle, officielle ou autorapportée, entre 18 et 30 ans. Les contraintes imposées par les autorités scolaires amplifient la délinquance des adolescents sans servir à prédire la criminalité

adulte. Elles renforcent davantage cette amplification si la performance scolaire est faible et si les liens sont ténus avec l'école.

Le décrochage scolaire

La recherche empirique québécoise sur l'abandon scolaire a privilégié l'investigation des facteurs reliés à l'expérience individuelle du décrocheur. La plupart des études identifient les caractéristiques psychosociales des adolescents qui abandonnent l'école en les comparant à ceux qui persistent dans leur scolarisation. Sur le plan méthodologique, les études présentent une forme transversale ou longitudinale rétrospective et, dans une moindre mesure, une approche longitudinale prospective. Cependant, les résultats convergent entre les différentes études.

Les garçons sont plus nombreux à décrocher que les filles ; par contre, le sexe perd sa valeur prédictive une fois que les facteurs de risque scolaires et familiaux sont connus (Janosz et al., 1997). La majorité des décrocheurs quitte l'école secondaire à l'âge de 16 ou 17 ans (Violette, 1991), quoique les chiffres aient tendance à varier d'une étude à l'autre, les décrocheurs de 15 ans et moins représentant entre 11% et 19% ; si l'on inclut ceux qui ont décroché durant l'année où ils ont eu leurs 16 ans, les proportions augmentent à 31% et 40% (Gouvernement du Canada, 1993 ; Violette, 1991). Selon Beauchesne (1991) et Hrimech et al (1993), les élèves dont la langue maternelle est le français sont plus nombreux à décrocher que les élèves de langue maternelle anglaise ; en revanche, les données sur l'origine ethnique sont peu nombreuses et inconsistantes (Conseil des communautés culturelles et de l'immigration, 1991 ; Hrimech et al., 1993).

Étant donné la nature même de la problématique, il n'est pas étonnant de constater que la qualité de l'expérience scolaire est un des plus puissants prédicteurs du décrochage scolaire (Janosz et al., 1997). Parmi les facteurs de risque les plus importants identifiés dans les études québécoises, notons : l'échec et le retard scolaire, une motivation et un sentiment de compétence affaiblis, des aspirations scolaires moins élevées, des problèmes d'agressivité et d'indiscipline, l'absentéisme, un faible investissement dans les activités scolaires et parasco-

laire (Gouvernement du Canada, 1993 ; Horwich, 1980 ; Himech et al., 1993 ; Janosz et al., 1997 ; Violette, 1991, Vitaro et al., 2001).

Du côté des habitudes de vie, les facteurs de risque principalement identifiés sont : utiliser des psychotropes, flâner, avoir des conduites délinquantes, fréquenter beaucoup les personnes du sexe opposé (Janosz et al., 1997). Au plan des relations entre pairs, les études québécoises indiquent que les futurs décrocheurs s'associent plus souvent à des pairs dont les aspirations scolaires sont peu élevées, qui sont eux-mêmes décrocheurs ou potentiellement décrocheurs, ou enfin qui affichent des problèmes de comportement (Horwich, 1980 ; Janosz et al., 1997 ; Vitaro et al., 2001). Des relations conflictuelles et insatisfaisantes avec les enseignants ou le personnel de l'école apparaissent aussi comme un prédicteur du décrochage scolaire (Janosz et al., 2001 ; Violette, 1991).

Au plan de la personnalité, les futurs décrocheurs semblent davantage afficher une faible estime de soi, une propension à somatiser, des états affectifs négatifs et le sentiment que ce sont des facteurs externes qui régissent leur destinée (Horwich, 1980 ; Janosz et al., 1997). Charrest (1982), de son côté, ne trouve aucune différence entre « le concept de soi » des persévérants et des décrocheurs potentiels, alors que Lavallée (1985) affirme que les décrocheurs potentiels ont moins confiance en eux, affichent un niveau d'estime de soi plus faible, ont plus de difficultés de personnalité et une personnalité moins bien intégrée et équilibrée que les non-décrocheurs.

Les prédicteurs familiaux du décrochage scolaire relèvent autant des dimensions structurelles que fonctionnelles. Du côté structurel, les études indiquent que les adolescents qui proviennent de familles désunies ou reconstituées, à faible revenu ou en dépendance économique, où il y a plusieurs enfants, et dont les parents sont peu scolarisés, sont plus à risque d'abandonner l'école (Gouvernement du Canada, 1993 ; Horwich, 1980 ; Janosz et al., 1997 ; Violette, 1991). Les études longitudinales sur le fonctionnement familial démontrent que les adolescents sont plus à risque de décrocher si les parents valorisent peu l'école et s'impliquent peu dans l'encadrement scolaire de leur adolescent ; si le style parental est permissif et le système d'encadrement déficient (manque de supervision, de soutien et d'encourage-

ment) ; s'il y a un manque de communication et de chaleur dans les rapports parents-enfants ; et s'ils réagissent mal ou pas du tout aux échecs scolaires de leur enfant (Horwich, 1980 ; Janosz et al., 1997)

Certains chercheurs ont étudié la valeur prédictive relative des différents facteurs de risque (Horwich, 1980 ; Janosz et al., 1997). D'une manière générale, il ressort que ce sont les variables familiales et scolaires qui possèdent la plus grande puissance de prédiction. L'usage de ces facteurs de risque à des fins de dépistage à l'adolescence permet de distinguer (autour de 80% de classification correcte) les futurs décrocheurs des futurs diplômés (Janosz et al., 1997 ; Janosz et Le Blanc, 1997). Cette liste des prédicteurs ne doit pas faire oublier qu'elle repose sur une approche centrée sur des variables et non sur des profils d'individus. Or, les décrocheurs potentiels sont loin de former un groupe homogène, car leurs profils peuvent présenter d'importantes différences. Cette hétérogénéité psychosociale signale non seulement qu'il existe différentes étiologies du décrochage scolaire, mais qu'il est aussi important d'apparier les programmes de prévention aux différents types de décrocheurs (Janosz et al., 2000 ; Le Blanc et al., 1993).

Quelques chercheurs ont conceptualisé une classification des décrocheurs. Erpicum. et Murray (1975) ont proposé six types de décrocheurs : les drop-outs accidentels, les inadaptés, les favorisés, les délinquants, les féminins et les marginaux. Charest (1980) suggère les types suivants : les décrocheurs orientés vers le travail, les défavorisés, les décrocheurs « par nécessité », les inadaptés et les marginaux. Violette (1991) propose les décrocheurs aux prises avec des difficultés scolaires, les inadaptés, ceux qui sont orientés vers le travail, les adolescents soumis à des contraintes extérieures à l'école et les faux décrocheurs. Finalement, Le Blanc et al. (1993) ont classé les décrocheurs de leur étude longitudinale en fonction de leur âge au moment de l'abandon : les précoces, les tardifs, les imprévus et les raccrocheurs. Une comparaison de ces derniers avec les diplômés et avec les autres types de décrocheurs montre qu'ils ressemblent davantage aux diplômés qu'aux décrocheurs. Pour leur part, Janosz et al., (2000 ; Janosz et Le Blanc, 1998) ont construit et validé une typologie de quatre groupes de décrocheurs qui présentent des caractéristiques scolaires suffisamment différentes pour justifier des interventions distinctes. Cette classification est basée sur la qualité de l'engagement scolaire,

les problèmes de comportement à l'école et le rendement scolaire des élèves à risque. Deux types de décrocheurs se démarquent, à savoir les décrocheurs discrets et les inadaptés. Les premiers présentent un profil d'étudiant comparable à celui des futurs diplômés : ils aiment l'école, se disent engagés face à leur scolarisation et ne présentent aucun problème de comportement. Leur rendement scolaire est cependant un peu faible et, comme tous les autres décrocheurs, ils proviennent surtout de milieux socio-économiques plus défavorisés. Les seconds se distinguent par un profil scolaire et psychosocial négatif : échecs scolaires, problèmes de comportement, délinquance, milieu familial difficile, etc. Entre ces deux extrêmes se positionnent les décrocheurs désengagés et sous-performants. Les premiers sont sans problèmes de comportement ; ils obtiennent des notes dans la moyenne quoiqu'ils soient très désengagés face à leur scolarisation. Enfin, les sous-performants se présentent comme étant des adolescents qui, en plus d'être désengagés face à l'école, sont aussi en situation d'échec dans leurs études. Des problèmes d'apprentissage semblent dominer leur expérience scolaire, mais ils n'affichent pas de problèmes de comportement. Donc, tout en partageant certains facteurs de risque (pauvreté, adversité familiale), les adolescents qui abandonnent l'école affichent des profils scolaires et personnels suffisamment différents pour justifier des approches d'interventions adaptées ainsi que des modèles explicatifs différentiels.

Comment les pairs influencent-ils la conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

Depuis la formulation de la théorie de l'association différentielle par Sutherland en 1934, les pairs sont inscrits en position privilégiée dans l'agenda des facteurs étiologiques en criminologie (voir la recension de Morizot et Le Blanc, 2000). Au Québec, l'impact du groupe de pairs sur l'activité délinquante des adolescents a fait l'objet de peu de travaux avant les années 1990 (Le Blanc, 1994). Depuis, plusieurs travaux sont venus s'ajouter.

La régulation par les pairs

Le Blanc (1996) suggère que l'ampleur du réseau de pairs et l'acceptation des amis par les parents constituent les contextes dans lesquels l'attachement, l'investissement et l'engagement aux pairs peuvent fleurir. L'attachement aux pairs se construit sur la base de la communication mutuelle et de la confiance, celles-ci favorisant l'assimilation affective aux amis. L'investissement est le temps consacré à discuter et à faire des activités avec ses amis. L'engagement envers les pairs permet d'apprécier, de mesurer le degré d'importance des amis. Elle constitue une attitude qui donne la prépondérance aux valeurs véhiculées par les pairs plutôt que par les parents et les personnes en position d'autorité. Les travaux de Le Blanc et Morizot (2001) montrent que l'attachement aux pairs est source d'engagement envers ceux-ci, ces deux dimensions s'autoalimentant. De plus, l'impact de l'attachement et de l'engagement sur l'activité délinquante est médiatisé par la nature des affiliations. S'il s'agit d'un groupe de pairs conventionnels, l'activité délinquante est rare ; par contre, si l'adolescent s'affilie avec des pairs délinquants, ces activités sont alors nombreuses, ceci indépendamment du niveau de délinquance antérieure de l'adolescent.

Pour sa part, Vitaro et son équipe ont publié sept articles depuis 1997 sur l'influence des pairs au début de l'adolescence. Ils utilisent deux études longitudinales ; la première comporte un millier d'enfants montréalais recrutés, en 1984, en première année et suivis annuellement jusqu'à la fin de l'adolescence ; la seconde comprend 300 garçons et filles. Vitaro et al (1997) observent que les garçons modérément turbulents à 11-12 ans et qui fréquentent des amis agressifs et turbulents commettent davantage d'actes délinquants que les autres garçons dans la même situation ; ils observent, en plus, que les garçons fortement turbulents ou conformistes ne sont pas influencés d'une façon marquée par les caractéristiques de leurs amis. Dans une autre étude, Brendgen et al (1999) montrent que l'influence des pairs se manifeste également au niveau des comportements agressifs ; ainsi, ils établissent que le niveau d'agressivité des amis prédit la fréquence d'utilisation des solutions agressives chez les garçons et les filles. Par la suite, cette équipe tente de comprendre l'influence des amis délin-

quants. Vitaro et al (2000) montrent que les comportements turbulents importants des garçons durant l'enfance, la faiblesse de l'attachement aux parents et une attitude favorable à la délinquance favorisent l'affiliation à des pairs délinquants et une activité délinquante plus importante ultérieurement ; par contre, la délinquance des amis et la faiblesse de la supervision parentale influencent directement, et indépendamment des variables précédentes, l'affiliation aux pairs délinquants et l'activité délinquante subséquente. Par ailleurs, Brendgen et al (2000) notent que les adolescents qui s'associent à des pairs délinquants affichent un niveau de dépressivité aussi élevé que les adolescents qui n'ont pas d'amis, mais ils se sentent moins seuls que ces derniers. Par contre, Brendgen et al. (2000) observent que c'est le caractère récent de l'affiliation aux pairs délinquants qui prédit le mieux la délinquance future et que la stabilité de l'affiliation à des pairs délinquants dépend d'une attitude antérieure qui était favorable à la délinquance. Il se dégage de ces études que l'association à des pairs délinquants produit des conséquences négatives, à savoir de la délinquance et de la dépressivité ; que la faiblesse de la supervision parentale s'associe à l'affiliation à des pairs délinquants pour encourager la délinquance subséquente ; que le peu d'attachement aux parents, certaines conduites turbulentes et agressives au cours de l'enfance et des attitudes favorables à la délinquance encouragent l'affiliation à des pairs délinquants ; que cette variable associée à la faible supervision parentale prédit la délinquance future. Cette chaîne causale a été démontrée par l'analyse de l'effet d'un programme de prévention (Brendgen et al., 1999 ; Vitaro et Tremblay, 1998 ; Vitaro et al., 1999 ; Vitaro et al., 2001) : la réduction des comportements turbulents réduit l'affiliation à des pairs délinquants si elle est renforcée par une augmentation de la supervision parentale et l'association à des pairs prosociaux.

Les bandes

La conduite délinquante a toujours été reconnue comme une activité de groupe ; de nombreuses études ont porté sur les bandes délinquantes depuis un siècle. Toutefois, l'ampleur de la participation des adolescents aux bandes délinquantes est difficile à évaluer pour deux raisons. D'une part, le terme bande réfère à une grande variété de groupes, du réseau de délinquants à la quasi-bande et à la bande structurée (Lanctôt et Le Blanc, 1996 ; Hébert et al., 1997). D'autre part,

les statistiques officielles disponibles sont peu fiables à cet égard (Hébert et al., 1997). Une façon de décrire la participation à une bande délinquante consiste à faire appel aux enquêtes auprès d'échantillons d'adolescents. À Montréal, ces dernières permettent de conclure à une augmentation de la proportion de ceux qui ont rapporté appartenir à une bande (Le Blanc et Lanctôt, 1997). Cette évolution est également rapportée par les intervenants oeuvrant dans le domaine de la jeunesse en difficulté (Trudeau, 1997 ; Hamel et al., 1998). Par exemple, la proportion des adolescents qui participent à une bande délinquante passe de 7 à 11% entre le milieu des années 1970 et le milieu des années 1980 (Le Blanc et Côté, 1986) pour atteindre 17% en 1999 (Dequire, 2000). Chez les pupilles de la Chambre de la jeunesse, la participation à une bande délinquante est nettement plus élevée : près des deux tiers ont fréquenté une bande au cours des années 1970 et des années 1990 (Le Blanc et Lanctôt, 1995).

Les bandes marginales présentent une importante hétérogénéité au plan de l'origine ethnique (Hamel et al., 1998). Elles peuvent être composées à la fois d'adolescents, de jeunes adultes et même d'adultes (Hamel et al., 1998). Il leur arrive d'opérer comme des organisations structurées, mais la grande majorité sont des quasi-bandes ou des réseaux de délinquants (Le Blanc et Lanctôt, 1995). Ces bandes assignent des rôles d'auxiliaires à leurs membres féminins (Arpin et al., 1994 ; Hamel et al., 1998).

L'affiliation à une bande délinquante se déroule de façon graduelle, plutôt que sous le poids de menaces et d'intimidations (Hamel et al., 1998, Fredette et al., 2000). Les adolescents qui adhèrent à une bande se disent attirés par la protection, la valorisation, la reconnaissance et le respect (Hamel et al., 1998). L'entrée dans une bande s'effectue surtout au début de l'adolescence (Hamel et al., 1998). Si l'adhésion à une bande ne se manifeste pas avant l'âge de 16 ans, il est peu probable qu'elle surgisse vers la fin de l'adolescence (Le Blanc et Lanctôt, 1997). Par ailleurs, les enquêtes indiquent que l'appartenance à une bande est temporaire, d'une durée d'une année dans la majorité des cas (Le Blanc et Lanctôt, 1997).

Bien que la participation à une bande s'échelonne sur une période de temps limité, elle n'est pas sans conséquence. Le degré de délin-

quance des membres d'une bande dépasse celui des non-membres, surtout pour les délits sérieux, et ce indépendamment du sexe (Lanctôt et Le Blanc, 1996 ; Lanctôt et Le Blanc, 1997 ; Fredette, 1997). Qu'ils soient garçons ou filles, pris en charge ou non par le système judiciaire, préadolescents ou adolescents, les membres d'une bande se distinguent également des non-membres par la variété des actes déviants et délinquants (Le Blanc et Lanctôt, 1997). Ce sont notamment les actes d'agression qui différencient davantage les membres d'une bande (Lanctôt et Le Blanc, 1996 ; Lanctôt et Le Blanc, 1997 ; Trudeau, 1997, Hamel et al., 1998).

Il semble que deux processus sont mis à contribution pour expliquer l'intensification des activités délinquantes des membres d'une bande : la sélection et la facilitation. Les membres d'une bande affichent des difficultés d'adaptation plus importantes selon Fagan (1990). Cette sélection a également été observée dans les études québécoises (Lanctôt et Le Blanc, 1996 ; Le Blanc et Lanctôt, 1998 ; Hamel et al., 1998 ; Fredette et al., 2000). Ainsi, comparés aux non-membres, les membres d'une bande sont davantage exposés aux modèles déviants, que ce soit dans leur famille, avec leurs amis ou par les activités qu'ils pratiquent. Leur expérience familiale est marquée de ruptures : séparation des parents, placement, désunion de la famille au moment de l'immigration. Ces adolescents sont peu supervisés à la maison, ils reçoivent de nombreuses sanctions à l'école et refusent les contraintes sociales. De surcroît, la situation scolaire des membres d'une bande est précaire. D'un autre côté, la personnalité des adolescents qui se joignent à une bande affiche de nombreuses lacunes. Ils adoptent une position antisociale et une éthique de durs. Leurs modes d'interactions reposent sur l'opposition, la méfiance et le désir de domination. De plus, la présence de bandes dans le voisinage, les difficultés des institutions et des organismes à satisfaire les besoins des adolescents et à leur offrir des opportunités d'ordre social et économique constituent des facteurs qui encouragent la participation à une bande (Hébert et al., 1997). Au-delà de la sélection, la facilitation serait un autre facteur qui ferait augmenter les activités délinquantes des membres d'une bande (Thornberry et al., 1993). Les données québécoises (Lanctôt et Le Blanc, 1996 ; Le Blanc et Lanctôt, 1997) montrent que les membres d'une bande structurée manifestent davantage d'agressivité et de destructivité, et ce, même s'ils présentent un profil social et personnel

qui se compare à celui des membres d'une bande moins organisée. Ainsi, la bande sélectionnerait d'abord les individus qui affichent le plus fort potentiel antisocial. Par la suite, le contexte de la bande favoriserait la commission d'un plus grand nombre d'actes illicites.

Quel rôle jouent les activités routinières ?

[Retour à la table des matières](#)

Le dernier agent de socialisation qui a été étudié par les chercheurs québécois est constitué des modèles d'utilisation des temps libres. Ces études ont toujours été peu nombreuses ; elles montraient que les jeunes délinquants pratiquaient peu d'activités prosociales dans leurs temps libres et que ces activités n'étaient pas un facteur prépondérant dans l'explication de la conduite délinquante (Le Blanc, 1994). Par ailleurs, les analyses récentes de Le Blanc et Morizot (2001) montrent que le temps que les adolescents consacrent à différentes activités peut se subdiviser en quatre formes d'investissement. Il s'agit des activités non structurées (fréquenter les arcades, flâner, regarder la télévision, etc.), des activités familiales (avec les parents, la fratrie, à l'église, etc.), des activités supervisées par les adultes (travail, loisir organisé, travail scolaire) et des activités culturelles (lecture, passe-temps, activités artistiques, etc.). Ces auteurs établissent que les activités non structurées font augmenter la conduite délinquante, tandis que les activités supervisées par les adultes la diminuent. Toutefois, ces effets des activités routinières disparaissent lorsque la délinquance antérieure et l'affiliation à des pairs délinquants interviennent dans la chaîne causale. En somme, les activités routinières n'ont qu'un impact indirect sur la conduite délinquante des adolescents.

Quel est l'impact des contraintes sociales ?

[Retour à la table des matières](#)

Par « contrainte sociale », il faut entendre des pressions sociales spécifiques qui contribuent à la conformité et qui émanent de la société dans son ensemble ou des personnes mandatées pour les exercer. Elles sont de deux ordres : les valeurs et attitudes, ce que l'on nomme les contraintes internes, et les réactions formelles ou informelles des institutions sociales, c'est-à-dire les contraintes externes appliquées dans la famille, à l'école, etc. Le Blanc (1994) a recensé les études effectuées avant 1990 concernant ces différentes formes de contraintes. Il ressortait de ces travaux que la réaction sociale informelle, si elle se caractérisait par des mesures punitives à caractère stigmatisant, engendrait et amplifiait la conduite délinquante, alors que la réaction sociale formelle avait peu d'influence sur la conduite délinquante des adolescents, sauf s'il s'agissait d'une appréciation du risque élevé de la subir. Depuis, Le Blanc (1995) a étudié le mécanisme de la régulation normative de la conduite délinquante en considérant les différentes formes de contraintes internes et externes, informelles et formelles. Il se dégage des analyses que les contraintes sont aussi puissantes que les autres domaines de facteurs sociaux (famille, école, pairs, etc.) pour expliquer la conduite délinquante. Par ailleurs, les contraintes internes (adhésion aux normes, respect de l'autorité, perceptions des risques d'arrestation, etc.) constituent la force de coercition qui explique le mieux la conduite délinquante des adolescents et la criminalité adulte, ceci en comparaison des contraintes externes (supervision et discipline, réactions des autorités scolaires, arrestation, etc.).

Les caractéristiques psychologiques influencent-elles la conduite délinquante ?

[Retour à la table des matières](#)

Dès les premiers travaux québécois sur la délinquance des mineurs, les chercheurs se sont intéressés à la personnalité des jeunes délinquants (voir Le Blanc, 1985,1994). Ainsi, jusqu'à la fin des années 1980, il est possible de recenser un grand nombre d'études portant sur de petits échantillons qui décrivent les jeunes délinquants ou les comparent avec d'autres adolescents. Ces travaux concernent d'innombrables caractéristiques psychologiques des domaines cognitifs, relationnels, affectifs, psychosociaux, moraux et sexuels qui sont mesurés par une grande variété de tests. Nous nous limiterons aux travaux qui portent sur de grands échantillons d'adolescents conventionnels et judicia-risés et qui considèrent le développement de la maturité.

Une définition structurale de la personnalité

Fréchette et Le Blanc (1987) postulent que la personnalité se manifeste par le niveau d'harmonie psychique entre la personne et son environnement. Ce degré d'harmonie se localise sur le continuum qui va de l'égoïsme du nouveau-né jusqu'à l'allocentrisme de l'adulte en pleine maturité, l'allocentrisme étant la disposition à s'orienter vers les autres et une capacité à s'intéresser aux autres pour eux-mêmes. Le niveau d'égoïsme-allocentrisme peut être apprécié sur plusieurs dimensions structurales, qu'elles soient cognitives, affectives, relationnelles, sociales, libidinales, morales, etc. Ces auteurs soutiennent que l'adolescent délinquant doit être évalué suivant deux voies principales, d'une part, l'axe interpersonnel et, d'autre part, l'axe intraper-

sonnel. L'axe interpersonnel rassemble les dimensions psychosociales et psychorelationnelles de la vie psychique. Cet axe met l'accent sur les rapports entre la personne et les autres. La dimension psychosociale se rapporte au développement d'une mentalité et d'une fonctionnalité sociale. Le déficit psychosocial renvoie à des tensions spécifiques face aux exigences de la vie sociale, en particulier à des attitudes primitives et dyssociales. La dimension psychorelationnelle réfère au développement d'une mentalité qui favorise les rapports interindividuels intimes. Le déficit psychorelationnel indique la présence de blocages spécifiques face aux relations interpersonnelles, en particulier des attitudes de vindicativité et d'alloplastie. L'axe intrapersonnel rassemble les dimensions psychocognitives et psychoaffectives de la vie psychique. Cet axe met l'accent sur des caractéristiques intrinsèques de la personne, sa vie endopsychique. La dimension psychocognitive fait référence au développement d'une mentalité qui permet une perception juste de la réalité. Le déficit psychocognitif indique des distorsions spécifiques dans la perception de la réalité, en particulier des attitudes d'irréalisme et de scepticisme. La dimension psychoaffective renvoie au développement d'une mentalité qui permet l'expression appropriée des affects. Le déficit psychoaffectif indique des résistances spécifiques à exprimer les sentiments et les émotions, en particulier une vulnérabilité émotionnelle et une attitude de dérobade face aux affects. Fréchette et Le Blanc (1987) montrent que ces traits sont associés à la conduite délinquante chez les adolescents conventionnels et judiciarisés, particulièrement à la continuation de l'activité délinquante chez ces derniers. Ces traits, individuels et collectifs, expliquent dans une large mesure la variance de la conduite délinquante, celle-ci atteignant 35 0/0 Pour la conduite actuelle et 22% pour la conduite subséquente.

La régulation psychologique

[Retour à la table des matières](#)

Si le fonctionnement psychologique de l'adolescent explique l'apparition et le développement de sa conduite délinquante, tous les traits structuraux de la personnalité ne jouent pas le même rôle dans cette action. Ainsi, la régulation psychologique se déploie dans le cadre de

l'interaction entre la personne et son milieu. Son fondement est la capacité biologique de l'individu, ses traits neurologiques, physiologiques, physiques, etc. Celle-ci détermine la capacité intellectuelle, le tempérament et le caractère de la personne. En conséquence, le potentiel d'une personne pour construire une interaction adaptée avec son milieu repose sur le fonctionnement intellectuel, le développement de l'intelligence sous toutes ses formes, le tempérament de base, les caractères généraux qui définissent une personne. Les capacités biologiques et intellectuelles ainsi que le tempérament et l'environnement biologique (nutrition, sommeil, etc.) sont les substrats du développement de l'adaptation personnelle. Fréchette et Le Blanc (1987) soutiennent qu'il faut garder à l'esprit que l'être humain naît avec un plan directeur, sorte de cadre génotypique qui fixe les grandes lignes de son cheminement vers l'allocentrisme et qui demeure constant pour tous les membres de l'espèce. Si l'on accepte que le développement de la personnalité se manifeste comme une progression vers un allocentrisme de plus en plus marqué, la personne pour qui ce développement marque le pas sera plus susceptible de recourir à des patrons de conduites inappropriées. En conséquence, Fréchette et Le Blanc (1987) proposent que le degré d'égoцентризм de l'individu se manifeste, en particulier lorsqu'il s'agit de l'activité délinquante répétitive, par des déficiences structurales au niveau de la personnalité. Des retards cumulés et spécifiques sur les axes intérêt intrapersonnel produisent une adaptation personnelle égocentrique. Celle-ci supporte la conduite délinquante. L'allocentrisme protège contre les conduites agressives et prédatrices et soutient la conformité aux standards conventionnels de conduite. Dans la mesure où les traits que représentent ces dimensions structurales se consolident dans l'avoir psychologique de l'individu, il en résulte que sa progression vers l'allocentrisme est bloquée, l'adolescent maintenant et renforçant ainsi son égocentrisme originel. Au-delà du degré d'égoцентризм-allocentrisme, Fréchette et Le Blanc (1987) montrent que les traits structuraux qui l'actualisent s'organisent d'une manière spécifique. Dès lors, les dimensions psychosociales et relationnelles, c'est-à-dire l'axe interpersonnel, constituent la force majeure qui renforce l'apparition et le développement de la conduite délinquante et son aggravation. Par contre, les dimensions psychocognitives et psychoaffectives, c'est-à-dire l'axe intrapersonnel, agissent indirectement sur la conduite délinquante à travers les dimensions de l'axe interpersonnel. Finalement, la

capacité intellectuelle se situe en retrait car elle L'influence que le fonctionnement cognitif de l'individu.

Le développement de la personnalité égocentrique

[Retour à la table des matières](#)

Non seulement il faut connaître la manière dont s'articule les dimensions structurales de la personnalité pour favoriser la conduite délinquante, mais il est également important de reconnaître ce qu'il advient de la personnalité égocentrique une fois structurée. révolution de la personnalité a pu être analysé de l'adolescence à 40 ans. Premièrement, Le Blanc et al. (1991) rapportent qu'à 10 ans les délinquants qui ont déjà commencé leur activité délinquante se démarquent significativement des autres sur toutes les dimensions structurales de la personnalité (cette observation est valable pour les années 1970, 1980 et 1990). Ce déficit généralisé est particulièrement marqué pour l'axe interpersonnel, les dimensions psychosociales et psycho-relationnelles. Deuxièmement, Le Blanc et Morizot (2001) ajoutent que, comme les adolescents dans leur ensemble, les adolescents judiciairisés progressent vers l'allocentrisme, mais sans jamais le rejoindre (cette observation étant valable pour les années 1970 et 1990). Leurs gains les plus significatifs se manifestent sur l'axe intrapersonnel plutôt qu'interpersonnel, c'est-à-dire dans les dimensions psychocognitives et psychoaffectives ; ainsi donc, ce sont leurs caractéristiques intrinsèques qui s'affirment plutôt que leurs rapports avec les autres. En somme, chez les adolescents judiciairisés, autant de stabilité que d'instabilité peuvent être observées entre les deux moitiés de l'adolescence. Troisièmement, ces auteurs concluent que pour l'ensemble des dimensions de la personnalité égocentrique, il y a non seulement une amélioration significative du fonctionnement psychologique chez les adolescents conventionnels et judiciairisés entre la fin de l'adolescence et de la jeunesse, mais cette amélioration, ou cette maturation psychologique, se poursuit au cours de l'âge adulte, puisque, entre 30 et 40 ans, des améliorations statistiquement significatives

sont observées pour toutes les dimensions. Toutefois, les adolescents judiciairisés, dans leur ensemble, ne rejoignent jamais les adolescents conventionnels. Quatrièmement, ces auteurs identifient quatre formes de progression vers l'allocentrisme chez les adolescents judiciairisés. Il s'agit, en premier lieu, de ceux qui étaient adaptés au cours de l'adolescence et qui le demeurent par la suite tout en ne présentant pas l'adaptation la meilleure par comparaison avec les adolescents conventionnels. Il y a, en second lieu, ceux qui affichaient des difficultés importantes au cours de l'adolescence et qui se rapprochent des individus qui suivent la première trajectoire. Il y a, en troisième lieu, les adolescents judiciairisés dont le fonctionnement psychologique était fortement égocentrique et qui le demeure par la suite. Finalement, le dernier groupe d'individus affiche une évolution cyclique, ces derniers passant d'une période de difficultés manifestes à une période où elles s'estompent. En somme, chez les adolescents judiciairisés, les deux tiers rattrapent une partie de leur retard du développement psychologique et se rapprochent de la population dans son ensemble. Toutefois, ils le font sans rattraper le groupe qui affiche la maturité la plus marquée, l'allocentrisme le plus évolué. Les autres adolescents judiciairisés ne perdent pas de terrain, mais ils n'en gagnent pas non plus. Ils demeurent avec une adaptation égocentrique. Ce qui est remarquable, quelle que soit la trajectoire chez les adolescents conventionnels et judiciairisés, c'est que la progression se fait à un degré comparable pour les composantes psychosociale, psycho-relationnelle, psychocognitive et psychoaffective de la personnalité. La progression vers l'allocentrisme nécessite donc des changements dans toutes les sphères de la personnalité.

Vers une intégration des données comportementales, sociales et psychologiques

[Retour à la table des matières](#)

Avant le milieu des années 1980, peu de criminologues s'étaient préoccupés d'intégrer les données comportementales, sociales et psychologiques. Ils se cantonnaient dans leur discipline. Ils laissaient aux sociologues l'étude de la conduite délinquante, aux psychologues l'analyse de la personnalité et aux travailleurs sociaux et aux sociologues l'identification des facteurs sociaux. Seule l'équipe de Denis Szabo s'est dirigée sur la route de l'intégration théorique et empirique à la fin des années 1960 (voir Le Blanc, 1994). Depuis une quinzaine d'années, deux démarches ont permis de tenter la construction d'une typologie intégrative et la formulation d'une théorie générale de la régulation sociale et psychologique de la conduite délinquante.

Les types empiriques de jeunes délinquants

Les études comparatives utilisent le terme générique de « jeune délinquant ». Elles donnent l'impression que la personnalité de l'adolescent délinquant est une entité homogène. Quelques travaux ont suivi la voie de l'hétérogénéité (voir Le Blanc, 1985, 1994). La typologie de Fréchette et Le Blanc (1987) est la seule à intégrer de nombreuses données comportementales, psychologiques et sociales à l'aide d'une méthode statistique, à savoir l'analyse de la fonction discriminante. Ces derniers établissent que les adolescents judiciairisés peuvent se diviser en quatre groupes relativement homogènes, puisqu'ils regroupent des individus partageant entre eux une même façon d'exprimer la délinquance et possédant des caractéristiques psychologiques et socia-

les spécifiques. Ce sont les délinquants sporadiques, explosifs, persistants et persistants graves. Ce n'est pas le lieu ici pour les décrire (voir Le Blanc, 1994).

Une théorie de la régulation sociale et psychologique de la conduite délinquante

[Retour à la table des matières](#)

La première tentative d'intégration théorique de données empiriques de nature comportementale, psychologique et sociale revient au programme de recherche sur la moralité adolescente et la structure sociale (Szabo, 1965 ; Szabo et al., 1968). La théorie, sous-jacente à ce programme de recherche, affirmait qu'avec l'avènement de la société de masse, les différences entre les classes sociales s'étaient amoindries, d'où un nouveau rapport entre la culture et la personnalité et l'apparition de nouvelles formes d'inadaptation. La notion d'obligation morale devenait alors le mécanisme qui faisait la jonction entre ce qui émanait de la culture, le caractère social, et ce qui provenait de la personnalité, la conscience morale ; elle était, de surcroît, ce qui orientait la nature de la délinquance. Les pressions qui encourageaient la délinquance, provenant soit du caractère social soit de la conscience morale, étaient ainsi médiatisées par l'obligation morale. Le lecteur remarquera une filiation entre cette théorie et la théorie de la régulation. Par exemple, plusieurs notions sont proches : obligation morale et contraintes, personnalité et allocentrisme, caractère social et liens.

Le Blanc et ses collaborateurs ont suivi cette voie, mais ils ont adopté comme point de départ la perspective théorique proposée par Hirschi (1969), à savoir une théorie du lien social. Ils se sont attaqués au problème de la formalisation de cette théorie (Le Blanc et Caplan, 1993). Une fois les hypothèses déterminées, ils ont été ensuite en mesure de vérifier termes à termes la théorie de Hirschi (Le Blanc et Caplan, 1985). Ainsi, ils ont confirmé, pour un large échantillon d'adolescents québécois, 12 des 14 hypothèses de Hirschi : en effet, des relations ont été établies entre l'engagement avec les institutions socia-

les, l'attachement aux personnes, la croyance dans le système normatif, l'implication dans des activités conventionnelles et la conduite délinquante. Cependant, ils ont élargi la théorie d'Hirschi en vérifiant l'interaction entre les éléments du lien entre l'individu et la société (Le Blanc et Biron, 1981 ; Le Blanc et al., 1988). Plus spécifiquement, ils ont montré que les catalyseurs de l'activité délinquante étaient la croyance dans le système normatif et l'attachement à des pairs délinquants, l'impact de ces facteurs dépendant ultimement de l'attachement aux personnes. Toutefois, l'effet de l'attachement aux personnes était médiatisé par l'engagement de l'adolescent face aux institutions sociales et son implication dans des activités conventionnelles. Ces travaux ont conduit à une formulation plus complète de cette théorie (Le Blanc, 1997).

La théorie de la régulation sociale et personnelle s'applique à l'activité délinquante des adolescents. Elle s'opère à travers les interactions réciproques entre quatre composantes, les liens que l'individu noue avec la société et ses membres, la contrainte exercée par les institutions sociales, le niveau de développement de l'allocentrisme de l'individu et le degré d'exposition aux influences et aux opportunités prosociales. Ces interactions réciproques sont modulées par plusieurs conditions, à savoir l'âge, le sexe, le statut socio-économique, la capacité biologique, etc. Chacune des composantes du système de régulation obéit à une dynamique interne qui lui est propre et elle répond aux influences concurrentes et temporelles des autres composantes. Ainsi, à travers le temps, la force du système de régulation se modifie au gré des interactions entre ces composantes et de leur développement ; mais la nature de la régulation change aussi : elle passe d'extérodirigée à intérodirigée.

Le contexte de la régulation

La régulation de la conduite délinquante s'opère dans le contexte de diverses conditions sociales et de la capacité biologique. L'importance des composantes régulatrices et la nature des interactions qu'elles entretiennent peuvent varier en fonction des contextes. Ces conditions qui affectent la régulation sont le sexe et l'âge de l'individu, certaines caractéristiques sociales de son milieu de vie, des traits biologiques de la personne ou des composantes de son environ-

nement. Ces conditions individuelles et sociales agissent donc comme des variables contextuelles sur le mécanisme de régulation de l'activité délinquante ; elles constituent des facteurs de risque.

Les liens sociaux

Dans le cadre de notre formulation de la théorie, les liens que l'individu noue avec les institutions et ses membres sont de trois ordres, à savoir l'attachement aux personnes, l'investissement dans les activités conventionnelles et l'engagement envers les institutions sociales. Les deux premières formes de liens se conjuguent comme source de la dernière, alors que celle-ci contribue à la consolidation des deux premières. L'introduction de cette composante du système de régulation de l'activité délinquante revient à Hirschi (1969, voir aussi Le Blanc et Caplan, 1993). L'individu peut s'attacher à diverses personnes, d'abord à ses parents, son père, sa mère et les membres de sa fratrie, ensuite à des personnes en position d'autorité, ses professeurs, son instructeur dans une équipe sportive, etc., ou à des personnes de son groupe d'âge, ses pairs. Le premier de ces types d'attachement permet le développement des autres types qui, par rétroaction, renforcent le premier. Ces attachements se construisent dans la mesure où l'individu communique avec les personnes en cause ; celles-ci soutiendront une perception adéquate des attentes des personnes significatives avec comme conséquence qu'elles favoriseront l'assimilation affective à ces personnes.

Sur les bases de l'attachement aux personnes, l'individu est en mesure de cultiver son investissement dans la vie sociale des milieux qu'il fréquente et son engagement envers les institutions sociales. L'investissement réfère au temps que l'individu consacre à diverses activités conventionnelles, à remplir ses obligations scolaires, à participer à la vie familiale, à occuper ses temps libres (lecture, sport, activités artistiques ou sociales, etc.). L'engagement renvoie à la manière dont l'individu se crée une obligation principalement face à l'éducation, à la religion et aux sports ou à la culture. L'élaboration d'une obligation envers les institutions sociales repose sur le mécanisme suivant : l'équilibre qui s'établit entre les capacités et la performance soutient les aspirations et le sentiment de compétence, tandis que celui-ci permet d'affermir l'attitude d'acceptation des institutions qui, en

contrepartie, renforce les aspirations et le sentiment de compétence. Cette dynamique attitudinale, qui repose sur un fond de capacité et de performance, conduit donc à l'engagement, c'est-à-dire au développement du sens de l'obligation à l'égard d'une institution. Celui-ci est également renforcé par le niveau des investissements dans la vie sociale de chacune des institutions qui constituent les points d'ancrage de l'individu, tels la famille, l'école et les pairs. rattachement aux personnes, l'investissement dans les activités conventionnelles et l'engagement envers les institutions sociales sont trois protections fondamentales contre l'activité délinquante. Directement et indirectement, individuellement et conjointement, elles garantissent, en partie, la conformité aux standards conventionnels de conduite.

Le continuum égocentrisme-allocentrisme

L'allocation est le mouvement de la personne humaine vers ce qui est différent d'elle, c'est la disposition de s'orienter vers les autres et la capacité de s'intéresser aux autres pour eux-mêmes. Cette notion tire son importance du fait que l'homme, par sa nature même, est voué à la communication, à la relation et à l'échange avec autrui. Le schéma normatif du développement, tel que présenté dans les diverses théories et modèles du développement de la personne humaine (voir la recension de Lerner, 1986), propose justement les étapes de cette progression vers l'allocation. En contrepartie, les écrits en psychocriminologie décrivent le délinquant comme un égocentrique, une personne qui rapporte tout à soi et qui favorise son intérêt avant tout. Il traduit une centration excessive, rigide et univoque sur sa propre personne, maintenant un niveau d'égocentrisme qui West pas approprié en regard du développement psychologique attendu pour un individu de son âge. allocation protège contre la conduite délinquante ; à soutient la conformité aux standards conventionnels de conduite et est tributaire des capacités biologiques et intellectuelles ainsi que du tempérament de l'individu. Il en résulte que les liens avec la société, l'attachement aux personnes, l'investissement dans les activités conventionnelles et l'engagement envers les institutions, deviennent plus difficiles à nouer pour l'individu égocentrique. La réceptivité aux contraintes sociales s'en trouve tout autant diminuée chez la personne affectée par un tel retard de développement de la maturité, alors que la

sensibilité aux influences déviantes acquiert davantage d'importance dans ce contexte.

Les contraintes sociales

Les pressions qu'exerce la société pour bloquer l'activité délinquante peuvent être classées en quatre catégories suivant la combinaison des deux dimensions suivantes : internes ou externes, formelles ou informelles (voir la revue des écrits de Le Blanc, 1995). Les premiers théoriciens de la régulation (Reiss, 1951, et Nye, 1958) distinguaient entre les contrôles externes et internes ou directs et indirects, mais Hirschi ne put pas intégrer explicitement cet aspect à sa théorie (voir Le Blanc et Caplan, 1993). Ce faisant, il oubliait une composante dont Durkheim (1934) avait reconnu l'importance en référant à la punition, aux normes et à la surveillance comme des types de conduite qui sont extérieurs à l'individu et qui sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non.

La contrainte est formelle lorsqu'elle réfère à une réaction appréhendée ou réelle de la part des organismes du système de justice ou d'autres institutions, par exemple l'école ; il s'agit alors soit des sanctions subies, soit de la perception du risque d'être sanctionné. La contrainte est informelle lorsqu'il s'agit de la réaction de personnes avec qui l'individu entretient des relations interpersonnelles de nature intime comme celle des membres de sa famille ou de ses amis ; elle se manifeste alors sous la forme de l'établissement de règles de conduite, de la surveillance et de l'application de sanctions, de la réprobation aux punitions physiques ; l'adhésion aux normes est également une forme de contrainte informelle. La contrainte est externe, si elle se rapporte à des conduites initiées par des personnes de l'entourage de l'individu. Il s'agit à la fois de sanctions formelles et informelles. Finalement, la contrainte est interne ou intériorisée dans la mesure où l'individu a fait sienne les normes de conduite édictées par l'école, les parents et la société globale. Il s'agit ici de l'adhésion aux normes, ce que Hirschi nommait croyances, et de la perception du risque d'une sanction formelle.

Si la contrainte externe précède la contrainte interne dans le processus de socialisation des enfants, celle-ci demeure la dernière barrière à l'activité délinquante, sinon la plus étanche à partir de l'adolescence. La contrainte formelle est indépendante de la contrainte informelle, entre autres parce qu'elle ne s'applique qu'à un nombre très limité d'individus. Si la contrainte sociale s'affiche comme la dernière digue qui protège l'individu de l'activité délinquante, la réceptivité que chacun manifeste à celle-ci dépend des liens noués avec la société et du niveau d'allocentrisme atteint. L'individu réceptif à la contrainte, celui qui adhère solidement aux normes, sera moins susceptible de succomber aux influences et aux opportunités antisociales.

L'exposition aux influences et aux opportunités prosociales

Le type de pairs auxquels l'adolescent s'affilie et les activités qu'il choisit constituent une composante du système de régulation dont l'importance a été reconnue en criminologie depuis la formulation de la théorie de l'association différentielle de Sutherland en 1934. Depuis cette époque, les recherches empiriques et les modèles théoriques ont démontré son importance pour expliquer l'activité délinquante ; cette dimension a toutefois été trop longtemps limitée aux amis délinquants. En effet, les influences déviantes et les opportunités de commettre des délits peuvent se manifester suivant diverses autres modalités. Par exemple, il peut s'agir de regarder la télévision, en particulier de regarder la violence télévisée, de la participation à d'autres activités déviantes (consommation de drogues licites et illicites, précocité dans les rapports sexuels, etc.), du fait de demeurer dans une communauté où le taux de délinquance est élevé et où les opportunités criminelles sont nombreuses, de s'impliquer dans des activités routinières non conventionnelles (flâner en groupe, fréquenter les arcades, travailler beaucoup tout en étudiant, etc.) et du fait de prendre part à des activités conventionnelles en dehors de la maison (sportives ou culturelles).

La sensibilité aux influences antisociales et l'abdication face aux opportunités délinquantes soutiennent la non-conformité aux standards de conduite dans la mesure où la dynamique suivante est enclenchée. L'implication dans des activités routinières non convention-

nelles et la participation à d'autres activités déviantes augmentent la probabilité de l'adolescent de rencontrer et de s'associer à des pairs délinquants. Par ailleurs, l'implication dans des activités non conventionnelles sera rendue plus probable si la personne est sensibilisée par la télévision aux modalités violentes de relations interpersonnelles et si elle est active en dehors de son milieu familial. De plus, le fait de demeurer dans une communauté dont le taux de délinquance est élevé accroîtra les opportunités d'association avec des pairs marginaux ; ainsi, la personne qui demeure dans un quartier où les opportunités criminelles sont nombreuses aura plus de probabilité d'y succomber. En somme, les influences antisociales et les opportunités délinquantes auront un impact déterminant sur la conduite des individus dans la mesure où elles seront renforcées par l'association avec des pairs marginaux. Il s'ensuivra que ces affiliations privilégiées seront une source majeure de l'activité délinquante.

Ainsi, un allocentrisme insuffisant, des liens ténus avec la société et des contraintes sociales déficientes accroîtront-ils la sensibilité aux influences antisociales et la possibilité d'abdication devant les opportunités marginales ; en revanche, ils produiront un accroissement de l'activité délinquante. Par contre, cette sensibilité et cette abdication rendront les liens plus difficiles avec la société et ses membres : elles brouilleront la réceptivité aux contraintes sociales et ralentiront la croissance de l'allocentrisme.

En somme, l'activité délinquante est régularisée par les forces et contre-forces impliquées par le niveau de développement personnel atteint, la solidité des liens construits avec la société et ses membres, la puissance des contraintes sociales exercées et le degré d'exposition aux influences et opportunités prosociales disponibles. Toutefois, elle n'est pas indifférenciée et elle obéit à une dynamique interne spécifique. Le développement de l'activité délinquante, de l'apparition à l'extinction, se réalise à travers trois mécanismes complémentaires, à savoir l'activation, l'aggravation et le désistement. L'activité délinquante tend donc à se perpétuer d'elle-même, et ceci suivant les mécanismes énumérés. La dimension temps renvoie au développement des liens sociaux, de l'allocentrisme de la personne et de son activité délinquante. Chaque ensemble de boîtes indique la dynamique interne de l'allocentrisme, du lien, etc., tandis que les flèches qui raccordent les

boîtes réfèrent aux relations réciproques ou causales entre les composantes de la théorie. Cette théorie a été vérifiée avec des adolescents des années 1970 et 1980, des filles et des garçons, transversalement et longitudinalement (Le Blanc et Ouimet, 1985 ; Ouimet, 1986 ; Le Blanc et al., 1988). Elle a également été vérifiée avec des adolescents judiciairisés des années 1990 (Le Blanc, 1997). Cette théorie est particulièrement efficace sur le plan empirique, puisqu'elle explique jusqu'à 60% de la variance de la conduite délinquante.

L'avenir de la criminologie des adolescents au Québec

[Retour à la table des matières](#)

Un bilan de la production dans le domaine de la criminologie des adolescents au Québec a été dressé. Il a été limité à la production des années 1990, puisque Le Blanc (1985,1994) proposait déjà un bilan semblable depuis les premiers travaux effectués avant la Seconde Guerre mondiale. Il ne conviendrait pas de dore ce bilan sans tirer quelques conclusions et sans proposer quelques voies à suivre pour l'avenir des études sur les jeunes délinquants du Québec. Si la liste des contributions peut paraître impressionnante, nous savons tous, nous chercheurs, qu'il reste encore énormément à faire. Nous sommes loin d'une connaissance complète et définitive de la délinquance juvénile ; ce que nous possédons est tout au plus adéquat et utile. Toutefois, c'est en comparant la criminologie des adolescents du Québec avec celles d'Europe et des États-Unis que nous pourrons le mieux apprécier sa contribution à la criminologie. Qu'a-t-elle de différent ?

La criminologie des adolescents en Europe occidentale a été marquée par des apports qui font suite à des observations cliniques ou à des réflexions documentées ; pensons aux travaux de Heuyer, Debust, Murchielli et de Vaucresson ainsi qu'à l'étude longitudinale de Farrington. Les chercheurs québécois, eux aussi, ont pratiqué cette criminologie, appliquant directement leurs conceptions dans la prati-

que. Toutefois, la criminologie des adolescents pratiquée au Québec s'en distingue par la masse de ses recherches empiriques sur la conduite délinquante, la personnalité des délinquants et les facteurs sociaux. La criminologie intégrative y est aussi plus vigoureuse.

Face à la socio-criminologie américaine des adolescents, nos travaux, tant au niveau méthodologique que des sujets abordés, sont à la fine pointe du développement des connaissances par l'analyse des fins de la conduite délinquante, la réplique de théories, l'extension de la théorie du lien social, l'analyse en profondeur de la conduite délinquante cachée. Ils s'en distinguent facilement par la contribution de la psycho-criminologie québécoise qui, malgré des moyens limités, est plus vigoureuse que sa consœur américaine. Cette dernière propose la notion vedette de « faible contrôle de soi » (Gottfredson et Hirschi, 1990), mais elle n'a pas développé avec autant de vigueur l'intégration de notions provenant de la socio-criminologie et de la psycho-criminologie.

La criminologie des adolescents, telle que développée au Québec, se présente comme tout à fait unique, parce qu'elle allie une approche clinique et des méthodes de recherche descriptives, comparatives et analytico-déductives mais elle a également su entreprendre des démarches intégratives, ce qui est encore plus rare. Quelles sont les voies à suivre ?

Dans l'avenir, il est évident qu'elle devra maintenir sa diversité : favoriser des études descriptives, des travaux comparatifs sur des thèmes d'actualité et des entreprises analytico-déductives. Ce faisant, elle devra intégrer les connaissances et les théories les plus récentes des disciplines fondamentales : biologie, psychologie, sociologie et droit. Elle devra également renforcer ses travaux intégratifs et ses études en profondeur des types de conduites délinquantes. Une autre tâche devrait aussi l'occuper, à savoir des travaux empiriques longitudinaux et l'analyse de l'interaction entre les diverses causes de la conduite délinquante.

Toutefois, la tâche majeure qui l'attend se compose de reproductions des travaux déjà faits, de la vérification des connaissances acquises et de la détermination des constantes dans les phénomènes de la

délinquance des adolescents. La criminologie des adolescents au Québec, comme la criminologie dans son ensemble, ne s'appuie pas suffisamment sur des faits confirmés par des études répétées sur le même phénomène. À l'avenir, elle devra s'arrêter à cette tâche ingrate, sinon les connaissances qu'elle produit pourront toujours être taxées de conjecturales. La science ne saurait être constituée de faits qui dépendent d'une situation délimitée dans l'espace et le temps. La criminologie des adolescents au Québec est apparue très vigoureuse ; elle le demeurera dans la mesure où sa diversité sera soutenue. Elle doit consolider les connaissances sur les jeunes délinquants par des répliques, elle ne peut plus se satisfaire de les développer de façon débri-dée.

Références choisies

[Retour à la table des matières](#)

La bibliographie intégrale de cet ouvrage est disponible dans le site des PUM : <http://www.pum.umontreal.ca/bibliographies/criminologie.html> .

JANOSZ, M., LE BLANC, M., BOULERICE, B. et TREMBLAY, R.E. (1997), « Disentangling the Weight of School Dropout Predictors : A Test on Two Longitudinal Samples », *Journal of Youth and Adolescence*, 26 (6), pp. 733-759.

JANOSZ, M., LE BLANC, M., BOULERICE, B. et TREMBLAY, R.E. (2000). « Predicting Different Types of School Dropout : A Typological Approach on Two Longitudinal Samples », *Journal of Educational Psychology*. 92 (1), pp. 171-190.

LE BLANC, M. (1992). « Family Dynamics, Adolescent Delinquency and Adult Criminality », *Psychiatry*, 55 (4), pp. 336-353.

LE BLANC, M. (1994). « Family, School, Delinquency and Criminality, the Predictive Power of an Elaborated Social Control Theory for Males », *Criminal Behavior and Mental Health*, 4 (2), pp. 101-117.

LE BLANC, M. (1995). ((The Relative Importance of Internal and External Constraints in the Explanation of Late Adolescence Delinquency and Adult Criminality)), in J. McCord (dir.). *Coercion and Punishment in Long-Term Perspectives*. New York : Cambridge University Press, pp. 272-288.

LE BLANC, M. (1997). « Socialization or Propensity : A Test of an Integrative Control Theory with Adjudicated Boys », *Studies in Crime and Crime Prevention*, 6 (2), pp. 200-224.

LE BLANC, M. (1997). « A Generic Control Theory of the Criminal Phenomenon, the Structural and the Dynamical Statements of an Integrative Multilayered Control Theory », in T.P. Thornberry (dir.). *Developmental Theories of Crime and Delinquency. Advances in Theoretical Criminology*, vol. 7. New Brunswick : Transaction Publishers, pp. 215-286.

LE BLANC, M. et BOUTHILLIER, C. (2001). « Formes de la régulation familiale et conduites déviantes chez les adolescents », *Revue de psychoéducation et d'orientation*, 30 (2), pp. 329-348.

LE BLANC, M. et BOUTHILLIER, C. (2003). « A Developmental Test of the General Deviance Syndrome with Adjudicated Girls and Boys Using Hierarchical Confirmatory Factor Analysis », *Criminal behavior and mental health*, sous presse.

LE BLANC, M. et FRÉCHETTE, M. (1989). *Male Criminal Activity, from Childhood through Youth : Multilevel and Developmental Perspectives*. New York : Springer-Verlag.

LE BLANC, M. et LANCTÔT, N. (1998). « Social and Psychological Characteristic of Gang Members According to the Gang Structure and its Subcultural and Ethnic Making », *Journal of Gang Research*, 5 (3), pp. 15-28.

LE BLANC, M. et MORIZOT, J. (2001). « La personnalité des délinquants de la latence à l'âge adulte : stabilité ou maturation ? », *Re-*

vue internationale de criminologie et de police technique et scientifique, 54 (1), pp. 35-68.

MORIZOT, J., LE BLANC, M. (2000). « Le rôle des pairs dans l'émergence et le développement de la conduite délinquante : une recension critique des écrits », Revue canadienne de psychoéducation, 29, pp. 87-118.

VITARO, F., BRENDGEN, M. et TREMBLAY, R.E. (2000). « Influence of Deviant Friends on Delinquency : Searching for Moderator Variables », Journal of Abnormal Child Psychology, 28, pp. 313-325.

Fin du texte